

# LIQUIDATION TOTALE II

*Marcus V.*



# Liquidation Totale II

*Par Marcus V.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Bilan d'Ouverture	4
Chapitre 2 : Actifs Toxiques	11
Chapitre 3 : La Variable Solal	20
Chapitre 4 : Audit de Terrain	31
Chapitre 5 : Transfert de Passif	37
Chapitre 6 : Amortissement Accélééré	46
Chapitre 7 : Échéance de Minuit	54
Chapitre 8 : Contrôle Fiscal	63
Chapitre 9 : Défaut de Paiement	70
Chapitre 10 : Ajustement de Portefeuille	78
Chapitre 11 : La Onzième Ligne	86
Chapitre 12 : Liquidation Totale	97
Chapitre 13 : Solde de Tout Compte	103

# Chapitre 1

## Bilan d'Ouverture

Dix-huit degrés Celsius.

Le chiffre s'affiche sur le cadran digital de la console murale. Précis. Immuable. Elias Thorne ne transpire pas. Il ne frissonne pas. Son métabolisme est une horloge réglée sur le fuseau horaire de l'efficacité.

Le sous-sol de l'entrepôt industriel ressemble à un bloc opératoire. Les murs sont recouverts de plaques de polycarbonate blanc. Au centre, une table de travail en chêne massif supporte le poids de l'histoire. Un grand livre de comptes repose sur le bois sombre. Couverture en cuir de veau noir. Tranches dorées à la feuille.

L'objet est arrivé à vingt-deux heures zéro deux. Un coursier anonyme. Une enveloppe de papier kraft scellée à la cire.

Thorne ajuste ses lunettes à monture d'acier. Le pont froid pince l'arête de son nez. Il ouvre le registre. L'odeur de l'encre fraîche et du papier vieilli remplit l'espace confiné. La première page est une gifle de chiffres.

Total du passif : 80 000 000,00 €.

Le nom de Sodano & Fils trône en haut de la colonne des débiteurs. En dessous, une liste de noms. Des sociétés écrans. Des prête-noms. Des cadavres en sursis. Les créanciers russes n'ont pas d'humour. Ils ont des échéances.

Thorne fait courir son index sur la première ligne.

\*Débiteurs divers : Milan Savic. Montant : 45 000,00 €. Statut : Arriéré.\*

Savic. Un courtier en douane qui a confondu sa poche et celle du clan. Une erreur d'écriture de quarante-cinq mille euros. Dans le monde de Thorne, une erreur est une tumeur. Il faut l'exciser.

Thorne se lève. Ses mouvements sont fluides. Économiques. Il se dirige vers l'établi.

Le Glock 17 repose sur un tapis de néoprène. Il est démonté. Thorne examine la glissière. Pas de résidus de poudre. Pas de rayures. Il saisit le flacon de Ballistol. Une goutte sur le connecteur de détente. Une autre sur les rails de guidage.

Il remonte l'arme. Le clic métallique du ressort récupérateur verrouillant la culasse résonne contre les murs nus. Le son est sec. Définitif.

Il insère un chargeur de dix-sept cartouches. Calibre 9x19mm Parabellum. Balles à pointe creuse. Expansion contrôlée à l'impact. Il tire la culasse en arrière. Une cartouche monte dans la chambre. Il engage le cran de sûreté de la détente.

Thorne enfle sa veste anthracite. Coupe ajustée. Épaules structurées. Le holster dissimule la masse de polymère sous son bras gauche. Il vérifie l'heure. Vingt-deux heures trente.

Le planning est serré.

Il quitte le sous-sol. L'ascenseur monte sans un bruit. Les câbles sont graissés. La cabine s'arrête au rez-de-chaussée. L'air de la nuit est chargé d'humidité. La pluie commence à tomber sur la Zone 4.

L'Audi A4 gris volcan attend dans l'ombre du quai de déchargement. Thorne monte à

bord. Le moteur démarre au premier tour de clé. Le ronronnement est discret. Il branche une tablette sur le tableau de bord.

Le traceur GPS de Savic clignote sur l'écran. Un point rouge sur un fond noir.

Le courtier est aux Docks. Hangar 12. Un entrepôt de stockage de composants électroniques. Une couverture classique pour le trafic de microprocesseurs.

Thorne roule. Ses mains sont fixes sur le volant. Positions deux heures dix. Il ne regarde pas le paysage. Il analyse les flux. Les patrouilles de police. Les caméras de surveillance du port. Il connaît chaque angle mort. Chaque zone d'ombre.

La ville est une grille. Thorne est le curseur qui efface les données corrompues.

Il gare l'Audi à trois cents mètres du Hangar 12. Il coupe le moteur. Le silence revient. Seul le crépitement de la pluie sur le toit en aluminium rythme les secondes.

Il descend de voiture. Il ne claque pas la portière. Il la pousse jusqu'au clic du verrou.

Il marche. Ses chaussures à semelles de gomme ne produisent aucun son sur le béton mouillé. Le brouillard salin colle à son visage. Il ne s'essuie pas.

Le Hangar 12 est une structure en tôle ondulée. Une lumière jaune filtre sous la porte sectionnelle. Thorne contourne le bâtiment. Il repère l'entrée de service. Une porte en acier renforcé. Un lecteur de badge magnétique.

Il sort un boîtier de sa poche. Le branche sur le port de maintenance. Trois secondes. La diode passe au vert. Le pêne se rétracte.

Thorne entre.

L'intérieur sent l'ozone et la graisse industrielle. Des palettes de cartons sont empilées sur six mètres de haut. Un labyrinthe de carton et de plastique.

Au fond, un bureau vitré. Milan Savic est là.

L'homme est massif. Un cou de taureau engoncé dans une chemise trop étroite. Il transpire. Il compte des liasses de billets sur un bureau en Formica. Un verre de whisky vide traîne à côté d'un cendrier plein.

Savic sourit. Il croit qu'il a réussi son coup. Il croit que les quarante-cinq mille euros vont acheter sa liberté.

Thorne s'approche. Il utilise les ombres portées des rayonnages. Il n'est qu'une silhouette parmi les machines.

Il est à dix mètres.

Savic lève la tête. Son instinct de proie se réveille. Il s'immobilise. Sa main droite glisse vers le tiroir du bureau.

Thorne ne crie pas. Il ne donne pas d'avertissement.

Il dégaine le Glock en un mouvement fluide. Bras tendu. Œil directeur aligné sur les organes de visée au tritium.

Savic sort un revolver bon marché. Un Taurus .38 Special.

Trop lent.

Thorne presse la détente. Deux fois.

\*Double tap.\*

Le premier projectile percute le sternum de Savic. Il fragmente la cage thoracique. Le second pénètre deux centimètres au-dessus du sourcil gauche. Le cerveau est neutralisé instantanément.

Savic est projeté en arrière. Son fauteuil de bureau bascule. Le corps s'affale sur le sol en linoleum. Un bruit sourd. Les liasses de billets s'éparpillent autour de lui. Certaines sont tachées de sang.

Thorne avance vers le bureau. Il ne regarde pas le cadavre. Il regarde l'heure. Vingt-deux heures cinquante-quatre.

Il sort un tampon encreur de sa poche intérieure. Il ramasse une liasse de billets. Il tamponne le papier.

\*ANNULÉ.\*

Il pose la liasse sur le visage de Savic.

Il ressort son téléphone. Ouvre une application sécurisée. Il tape un code de seize chiffres.

Il accède à la ligne "Milan Savic". Il sélectionne la cellule de droite. Il tape le chiffre zéro. La cellule passe du rouge au vert.

Le solde est mis à jour.

Thorne quitte le hangar par le même chemin. La pluie redouble d'intensité. Il ne court pas. Il marche d'un pas régulier. Constant.

Il remonte dans l'Audi. Il retire ses lunettes. Les essuie avec un chiffon en microfibre. Ses mains sont parfaitement stables. Pas de tremblement. Pas de décharge d'adrénaline. Juste la satisfaction d'un calcul juste.

Il relance le moteur.

L'écran de la tablette affiche la liste suivante. Le point rouge s'est déplacé vers le centre-ville. Un club privé. "Le Velvet".

Le débiteur suivant s'appelle Victor Zang. Un gérant de boîte de nuit qui a "oublié" de reverser la taxe sur le blanchiment. Montant de la dette : 250 000,00 €.

Thorne engage la première. Les pneus crissent légèrement sur le bitume saturé d'eau.

La liquidation totale vient de commencer. Il reste soixante-dix-neuf millions neuf cent cinquante-cinq mille euros à recouvrer.

Le grand livre est ouvert sur le siège passager.

La nuit sera longue. Thorne aime les colonnes bien rangées. Il déteste le désordre.

Il accélère vers le centre. Les phares de l'Audi déchirent le rideau de pluie. Dans le rétroviseur, les gyrophares bleus commencent à danser au loin, près des docks. Trop tard.

L'exercice comptable ne s'arrêtera qu'au dernier centime.

Thorne ajuste sa cravate dans le reflet du miroir de courtoisie. Le tissu est impeccable. Le nœud est serré. Comme son plan.

Cible numéro deux. Localisation : Boulevard des Capucines.

Thorne vérifie la réserve de munitions dans sa portière. Trois chargeurs de rechange. Cinquante-et-une chances supplémentaires de rééquilibrer le bilan.

Il sourit. C'est un rictus imperceptible. Un simple étirement des muscles faciaux.

Le travail est une vertu. La mort est une écriture.

Thorne appuie sur l'accélérateur. Le compte à rebours continue.

Le prochain débit sera sanglant.

# Chapitre 2

## Actifs Toxiques

Parking Indigo. Niveau -4. Secteur G.

L'air est saturé de monoxyde de carbone et d'humidité stagnante. Les néons oscillent à une fréquence de cinquante hertz. Un grésillement électrique constant. Thorne coupe le contact. Le moteur de l'Audi A8 clique en refroidissant. Un bruit métallique régulier. Comme un métronome.

Thorne consulte sa montre. 02h14. Précis.

Deux Mercedes Classe S noires barrent la rampe de sortie. Les vitres sont opaques. Des murs de verre fumé. Les portières s'ouvrent en simultané. Quatre hommes descendent. Ils portent des manteaux longs. Laine bouillie. Coupe large pour dissimuler les holsters d'épaule.

Le premier s'appelle Volkov. C'est le fondé de pouvoir des créanciers russes. Un visage en granit. Une cicatrice traverse son sourcil gauche. Il ne cligne pas des yeux.

Thorne sort du véhicule. Il lisse son veston anthracite. Il ajuste ses lunettes de lecture. Il ouvre le coffre. Il en sort le Grand Livre. Une reliure en cuir noir. Épaisse. Pesante.

« Thorne », dit Volkov. Sa voix ressemble à un broyeur de chantier.

« Volkov. L'échéancier est respecté. »

Thorne pose le registre sur le capot de l'Audi. La lumière crue du néon frappe les

pages blanches. Les colonnes sont tracées à l'encre de Chine. Des chiffres parfaits. Une calligraphie de moine soldat.

« Sodano nous doit quatre-vingts millions », grogne Volkov. Il s'approche. Ses pas résonnent sur le béton époxy. « Les intérêts courent par heure. Pas par jour. Par heure. »

« Le passif est identifié », répond Thorne. Il ne regarde pas Volkov. Il regarde la ligne 14. « Vingt-deux millions ont été volatilisés via des serveurs fantômes. Trois intermédiaires. Ils pensent avoir effacé les traces. Ils ont tort. »

« On veut des résultats. Pas de la poésie comptable. »

Thorne lève les yeux. Son regard est un scanner thermique. Il n'y a aucune trace de peur. Juste une évaluation de la menace.

« La liquidation est en cours. J'ai déjà soldé le compte de la Zone 4. Le prochain virement se fera en sang. C'est la seule devise que vous comprenez. »

Volkov pose une main massive sur le registre. « Avant l'aube, Thorne. Ou ton nom passe dans la colonne des pertes. »

Thorne referme le livre. Le bruit du cuir contre le papier est sec. Un coup de feu étouffé.

« Reprenez vos hommes. Vous encombrez mon espace de travail. »

Volkov hésite. Il cherche une faille. Il ne trouve qu'un automate en costume trois-pièces. Il fait un signe de tête. Les Russes remontent dans les Mercedes. Les moteurs rugissent. Les pneus crissent sur le revêtement lisse. L'odeur de gomme brûlée remplace celle de l'ozone.

Thorne reste seul. Il ouvre sa tablette tactile. Une carte satellite s'affiche. Un point bleu clignote en périphérie urbaine.

L'entrepôt de stockage de données "DataSafe". Un bunker de béton et d'acier.

Trois cibles.

1. Marc-Antoine Rossi. Analyste financier. Détournement de fonds : 7,4 millions.
2. Luciani. Chef de la sécurité. Complicité active.
3. Kovacs. Le technicien. Celui qui a ouvert les portes dérobées.

Thorne range le Grand Livre sur le siège passager. Il vérifie son Glock 17. Il retire le chargeur. Dix-sept cartouches de 9mm Parabellum. Chemisage cuivre. Poids : 8 grammes par ogive. Il réinsère le chargeur. Le clic de verrouillage est une ponctuation finale.

Il engage la première. L'Audi s'élance dans la rampe.

\*\*\*

L'entrepôt "DataSafe" se dresse au milieu d'un terrain vague. Zone industrielle nord.

Le bâtiment est un cube aveugle. Pas de fenêtres. Des murs de quarante centimètres d'épaisseur. Des capteurs sismiques au sol. Des caméras thermiques tous les vingt mètres.

Thorne gare l'Audi à trois cents mètres. Dans l'ombre d'un hangar désaffecté.

Il enfle une paire de gants en cuir fin. Il ne laisse jamais d'empreintes. Il ne laisse jamais de traces ADN. Il est une ombre qui calcule.

Il sort une mallette de son coffre. À l'intérieur : un brouilleur de fréquences de qualité militaire et une pince coupante hydraulique.

Il marche d'un pas régulier. Respirations lentes. Son rythme cardiaque est stabilisé à 58 battements par minute.

Il atteint le périmètre extérieur. Un grillage haute tension.

Il active le brouilleur. Les caméras du secteur 3 pivotent dans le vide. Le signal est gelé sur une image fixe de la seconde précédente.

Il coupe le grillage. Un passage de soixante centimètres. Il se glisse à l'intérieur.

Le silence est total. Seul le ronronnement des systèmes de climatisation du data center vibre dans le sol.

Thorne contourne le bâtiment par le sud. Il identifie la bouche d'extraction d'air. Un conduit de un mètre vingt de diamètre. Les pales du ventilateur tournent à basse vitesse.

Il sort un tournevis de précision. Il dévisse la grille de protection. Quatre vis. Trois minutes.

Il s'introduit dans le conduit. L'air est chaud. Sec. Une odeur de composants électroniques en surchauffe.

Il rampe sur dix mètres. Il arrive au-dessus de la salle des serveurs.

En bas, trois hommes.

Rossi est assis devant un terminal. Il transpire. Sa chemise blanche est auréolée sous

les bras. Il tape frénétiquement sur un clavier.

Luciani fait les cent pas. Il porte un Beretta à la ceinture. Un amateur. Il tient son arme trop haut sur la hanche.

Kovacs est accroupi près d'une baie de stockage. Il manipule des câbles de fibre optique.

Thorne observe la scène à travers la grille du plafond.

Il sort son Glock. Il visse un modérateur de son en carbone.

Calcul des paramètres.

Distance : 4,5 mètres.

Angle d'incidence : 35 degrés.

Vitesse du vent : nulle.

Obstacles : aucun.

Thorne retire la grille avec une lenteur chirurgicale. Il ne produit aucun son.

Il cible d'abord Luciani. La menace armée. C'est la procédure standard.

Il aligne le guidon sur la base du crâne. Là où la colonne vertébrale rencontre l'occiput. Une déconnexion instantanée du système nerveux central.

Il presse la détente.

\*Pfft.\*

Le corps de Luciani s'effondre comme une marionnette dont on a coupé les fils. Aucun cri. Juste le bruit sourd de la chair contre le faux plancher.

Rossi sursaute. Il tourne la tête vers la gauche. Erreur fatale. Il offre son profil.

Thorne décale sa visée de douze centimètres.

\*Pfft.\*

La balle traverse la tempe droite de Rossi. Elle ressort par la gauche, emportant un fragment de l'os pariétal. Son sang asperge l'écran du terminal. Un graphique boursier se teinte de rouge.

Kovacs se lève. Il hurle. Sa voix est aiguë. Insupportable.

Thorne lâche le conduit. Il tombe souplement sur ses pieds. Il amortit l'impact avec les genoux. Il se relève en un mouvement fluide.

Kovacs essaie de s'enfuir vers la porte blindée.

Thorne ne court pas. Il marche.

Il lève le bras gauche. Il stabilise son poignet droit.

Kovacs atteint la poignée. Il tire. La porte est verrouillée électroniquement. Il est piégé par son propre système de sécurité.

Il se retourne. Ses mains tremblent. Il supplie.

« S'il vous plaît... Sodano a dit que... »

« Sodano est en faillite », dit Thorne. Sa voix est blanche. « Vous êtes une dette toxique. Je procède à l'apurement. »

\*Pfft.\*

Kovacs reçoit la balle entre les deux yeux. Il glisse le long de la porte. Il laisse une traînée de sang sur l'acier brossé.

Le silence revient.

Thorne s'approche du terminal de Rossi. Il sort une clé USB de sa poche intérieure. Il l'insère.

L'écran affiche : \*TRANSFERT EN COURS\*.

Les sept millions quatre cent mille euros quittent le compte offshore des Bermudes pour rejoindre le compte de séquestre de Thorne.

\*10%... 45%... 90%... TERMINÉ.\*

Thorne récupère la clé.

Il sort son Grand Livre. Il s'assoit sur le fauteuil encore chaud de Rossi.

Il cherche les noms.

\*Rossi, M-A. : Soldé.\*

\*Luciani, P. : Soldé.\*

\*Kovacs, L. : Soldé.\*

Il trace une ligne horizontale ferme sur chaque nom. L'encre est noire. Définitive.

Il regarde les corps.

Il n'éprouve aucune satisfaction. Aucun remords. C'est de la comptabilité appliquée.

Il ramasse les trois douilles percutées. Il les glisse dans sa poche. Il ne laisse rien derrière lui.

Il vérifie sa montre. 03h42.

Il reste soixante-douze millions cinq cent cinquante-cinq mille euros.

La nuit est encore jeune.

Thorne se dirige vers la sortie. Il utilise le code de Kovacs pour déverrouiller la porte.

Dehors, la pluie a cessé. Un brouillard épais se lève sur la zone industrielle.

Il remonte dans l'Audi. Il allume la tablette.

Une nouvelle cible apparaît. Un nom qui clignote en rouge.

\*Léa Solal.\*

Thorne fronce les sourcils. C'est la première fois de la nuit que ses muscles faciaux réagissent.

Il connaît ce nom. Il ne devrait pas être sur la liste des passifs.

Il engage la première. Le moteur vrombit discrètement.

Le prochain arrêt est un appartement de luxe dans le 16ème arrondissement.

Le bilan comptable devient complexe.

Thorne aime la complexité. Elle justifie ses honoraires.

Il accélère. Les phares déchirent la brume.

Le Grand Livre est ouvert. La colonne des actifs diminue.

La liquidation continue.

# Chapitre 3

## La Variable Solal

L'Audi s'immobilise à l'angle de l'avenue Montaigne et de la rue François Ier. Le moteur émet un cliquetis métallique en refroidissant. 04h12. La température extérieure est de 6 degrés Celsius. Thorne ajuste ses lunettes. Le verre capte le reflet bleuté des réverbères.

Il sort du véhicule. Il ne claque pas la porte. Il l'accompagne jusqu'au dé clic de la gâche. Son costume trois-pièces ne présente aucun pli. Le Glock 17 est à sa place, dans le holster de hanche, incliné à quinze degrés pour un dégainé instinctif. Le cuir du Grand Livre est froid sous son bras gauche.

L'immeuble est un Haussmannien classique. Pierre de taille. Balcons filants. Dicode de type Vigik. Thorne sort un boîtier d'émulation de fréquence. Trois secondes. Le voyant passe au vert. Le verrou magnétique lâche avec un soupir pneumatique.

Le hall sent la cire d'abeille et le silence des grandes fortunes. Thorne évite l'ascenseur. Trop bruyant. Trop confiné. Il emprunte l'escalier de service. Ses chaussures à semelles de gomme ne produisent aucun son sur le tapis de course en sisal. Quatrième étage. Appartement 402.

Thorne s'arrête devant la porte blindée. Il pose son oreille contre le bois précieux. Un bourdonnement haute fréquence. Des ventilateurs de serveurs. Il sort un endoscope à fibre optique. Il glisse la lentille millimétrée sous le joint de la porte.

L'image s'affiche sur son smartphone de dotation.

Le salon est une décharge technologique. Des câbles RJ45 serpentent sur le parquet en point de Hongrie. Six moniteurs incurvés saturent l'espace de lumière bleue. Au centre, une silhouette. Maigre. Les omoplates saillantes sous un débardeur blanc taché de café. Léa Solal.

Thorne range l'endoscope. Il sort un passe-partout électronique. La serrure Fichet à sept points résiste deux secondes. Il entre.

L'odeur le frappe. Ozone. Tabac froid. Sueur aigre. Un cocktail d'amphétamines traîne sur la table basse.

Léa Solal ne se retourne pas. Ses doigts courent sur un clavier mécanique. Le bruit est celui d'une mitrailleuse légère. \*Clac-clac-clac-clac.\*

— Tu as deux minutes de retard sur l'horaire estimé par l'algorithme, dit-elle. Sa voix est un froissement de papier de verre.

Thorne ne répond pas. Il avance dans la pièce. Il identifie les menaces. Zéro arme visible. Trois issues possibles. Il se place dans l'angle mort de la jeune femme.

— Le flux financier est bloqué, dit Thorne. Sa voix est une lame de scalpel.

— Je ne bloque pas. Je dévie. Les Russes ne savent pas lire une chaîne de blocs. Ils cherchent des valises de billets. Moi, j'efface les traces de pneus sur l'autoroute numérique.

Thorne regarde les écrans. Des lignes de code défilent verticalement. Vert sur noir. Une interface de transit bancaire international. Swift. Clearstream. Les comptes de Sodano & Fils sont ouverts, disséqués comme des cadavres sur une table d'autopsie.

— Tu voles le passif, constate Thorne.

— Je liquide l'actif avant que vous ne fassiez tout sauter, réplique-t-elle sans cesser de taper.

Thorne sort son Glock. Le mouvement est fluide. Le canon vise la base du crâne de la jeune femme.

— Arrête.

Elle s'immobilise. Le silence s'installe. Seul le ronronnement des serveurs remplit la pièce. Elle lève les mains. Ses doigts tremblent légèrement. Sevrage ou adrénaline.

— Tourne-toi. Lentement.

Elle pivote sur sa chaise ergonomique. Thorne observe son visage. Teint livide. Cernes violacés. Des pupilles dilatées par la chimie. Elle a trente ans, mais ses yeux en ont mille.

— Elias Thorne, murmure-t-elle. Le comptable de l'apocalypse. Tu viens pour solde de tout compte ?

— Ta ligne est en rouge, Solal. Quatre millions détournés sur les comptes de compensation de la Deutsche Bank.

Elle rit. Un rire sec, sans joie.

— Quatre millions ? Regarde mieux, Elias.

Elle désigne l'écran central d'un mouvement de menton. Thorne ne quitte pas la cible des yeux, mais sa vision périphérique analyse les chiffres.

Huit millions. Douze millions. Le compteur grimpe. Elle est en train de siphonner la réserve occulte de Sodano en temps réel. Elle n'est pas une voleuse de bas étage. Elle est un trou noir financier.

— Pourquoi ? demande Thorne.

— Parce que mon père est un porc et que ses créanciers sont des vautours. Je préfère brûler la forêt plutôt que de les laisser manger les fruits.

Thorne abaisse légèrement son arme. Son esprit traite les données. Léa Solal est instable. Mais elle a un accès direct au cœur du système. Elle voit ce que Thorne ne voit pas depuis la rue.

— Tu es la fille de Sodano.

— Un accident biologique. Rien de plus.

Elle se lève. Elle est plus petite qu'il ne l'imaginait. Elle porte un short en jean effiloché. Elle tourne le dos à Thorne pour ramasser une canette de boisson énergisante vide.

C'est là qu'il le voit.

Sur sa nuque, juste au-dessus de la première vertèbre thoracique. Un tatouage. Noir. Précis. Un code-barres.

Thorne s'approche. Il ne range pas son arme. Il utilise sa main libre pour écarter les cheveux gras de la jeune femme. Elle ne tressaille pas.

Le code-barres est un EAN-13 standard. Thorne connaît cette nomenclature. Il sort son scanner de poche. Un bip sonore confirme la lecture.

\*Référence : ACTIF-H-001. Statut : Non cessible.\*

— Ils m'ont marquée quand j'avais seize ans, dit-elle. Mon père aimait l'inventaire. J'étais une ligne de stock parmi d'autres.

Thorne rétracte sa main. Il range son scanner. La logique comptable s'impose. Tuer Léa Solal est une erreur stratégique. Elle n'est pas un passif à éliminer. Elle est un outil d'indexation. Une base de données vivante.

— Les Russes arrivent, dit Thorne. Ils ont localisé ton adresse IP il y a six minutes.

Elle pâlit encore plus, si c'est possible.

— Comment tu sais ça ?

— Je surveille leurs communications. Ils ne font pas d'audit. Ils font du nettoyage par le vide. Ils ne laisseront pas de témoins. Encore moins une héritière qui sait manipuler les flux.

Thorne consulte sa montre. 04h22.

— Tu as trois minutes pour prendre tes disques durs chiffrés. Rien d'autre.

Elle le regarde, incrédule.

— Tu m'emmènes ?

— Tu es une variable, Solal. Je n'aime pas les variables. Je préfère les intégrer à l'équation pour les contrôler.

Elle hésite. Thorne arme le chien de son Glock. Le clic métallique résonne comme un couperet.

— Deux minutes cinquante.

Elle se jette sur ses machines. Elle débranche les serveurs avec une brutalité efficace. Elle fourre trois disques SSD dans un sac à dos en nylon noir. Elle attrape une fiole de pilules sur le bureau.

— C'est bon. On y va.

Ils sortent de l'appartement. Thorne mène la marche. Il ne prend pas l'escalier de service cette fois. Il se dirige vers l'escalier principal.

— Pourquoi par là ? chuchote-t-elle.

— Ils attendent à l'arrière. Tactique de base du FSB. Enclume et marteau.

Thorne s'arrête au troisième étage. Il ouvre une fenêtre qui donne sur la cour intérieure. Il observe. Deux ombres massives se déploient près de la poubelle industrielle. Manteaux longs. Armes automatiques sous le bras. Des professionnels.

— On descend par l'ascenseur ? demande Léa.

— Non. On utilise le vide-ordures.

— Tu plaisantes ?

Thorne ne plaisante jamais. Il ouvre la trappe métallique du conduit. L'odeur est fétide.

— Glisse. Je te réceptionne en bas.

Elle regarde le trou noir, puis Thorne. Elle voit le froid dans ses yeux gris. Elle saute.

Thorne attend quatre secondes. Il entend le choc étouffé sur les sacs de déchets. Il se glisse à son tour dans le conduit. La chute est brève. Contrôlée. Il atterrit doucement.

Ils sont dans le local technique du sous-sol. La sortie donne sur une ruelle adjacente.

Thorne sort son arme. Il vérifie l'angle de la porte. La ruelle est vide. Pour l'instant.

— L'Audi est à cent mètres, dit Thorne. Cours. Ne regarde pas derrière toi.

Ils s'élancent. Leurs pas résonnent sur le pavé humide.

Soudain, une détonation. Une seule. Le pare-brise d'une voiture en stationnement explose à leur gauche.

— Sniper sur le toit, analyse Thorne.

Il ne ralentit pas. Il saisit Léa par le col de son débardeur et la plaque contre le mur. Un deuxième tir percute le béton à quelques centimètres de son épaule. Calibre .338 Lapua Magnum. Un fusil de précision longue portée.

Thorne sort un fumigène de sa poche de veste. Il dégoupille. Il le lance au milieu de la chaussée. Un nuage blanc et épais envahit la rue en quelques secondes.

— Maintenant.

Ils traversent le rideau de fumée. Thorne entend les impacts de balles qui cherchent leur cible à l'aveugle. \*Ploc. Ploc.\* Le son du plomb dans le brouillard.

Ils atteignent l'Audi. Thorne déverrouille à distance. Léa plonge sur le siège passager. Thorne grimpe au volant. Il démarre. Pas de phares. Il roule au jugé, guidé par sa mémoire visuelle de la topographie urbaine.

Deux rues plus loin, il rallume les feux. Il vérifie le rétroviseur. Personne.

Léa est prostrée sur son siège. Elle tremble de tout son corps. Ses mains serrent son sac à dos contre sa poitrine.

— Ils vont nous retrouver, bafouille-t-elle. Ils ont mon traceur biologique.

Thorne fronce les sourcils.

— Quel traceur ?

Elle tire sur le col de son débardeur. Sous la clavicule, une petite bosse sous la peau. Une puce RFID. Sous-cutanée.

— Sodano voulait savoir où était son stock en permanence.

Thorne freine brusquement. Il range la voiture dans une impasse sombre, sous un viaduc ferroviaire. Le bruit d'un train de marchandises couvre le vrombissement du moteur.

Il sort un kit de premier secours de la boîte à gants. Un scalpel stérile. De la Bétadine. Des compresses.

— Enlève ton débardeur, ordonne-t-il.

— Quoi ? Ici ? Maintenant ?

— Ils convergent vers nous. On a moins de quatre minutes avant qu'ils ne nous encerclent.

Léa s'exécute. Ses mains tremblent violemment. Elle dégage son épaule gauche. La peau est diaphane. La bosse est nette.

Thorne ne demande pas la permission. Il imbibe une compresse de Bétadine. Il frotte la zone. Le froid du produit fait sursauter la jeune femme.

— Respire par le nez, dit-il.

Il enfonce la lame. Le geste est chirurgical. Précis au millimètre. Léa étouffe un cri. Le sang perle, rouge vif sur la peau blanche. Thorne écarte les tissus avec deux doigts gantés de latex. Il sent le contact du plastique dur.

Il pince la puce avec une précelle. Il tire.

Le petit cylindre de verre noir sort de la plaie. Thorne le jette par la fenêtre. La puce atterrit dans une flaque d'eau huileuse.

Il applique un pansement compressif sur l'épaule de Léa. Il referme son kit.

— C'est fait.

Il redémarre l'Audi. Il engage la marche arrière.

— Où on va ? demande-t-elle. Sa voix est un souffle.

Thorne ouvre son Grand Livre sur ses genoux. Il tourne les pages avec une lenteur calculée. Il s'arrête sur une feuille vierge.

En haut de la page, il écrit au stylo plume : \*ANNEXE A - SUPPORT TECHNIQUE.\*

En dessous, il note : \*Léa Solal.\*

Il referme le livre.

— On va équilibrer le bilan, dit Thorne.

Il écrase l'accélérateur. L'Audi s'élance sur le périphérique.

La nuit est loin d'être finie. Le passif de Sodano est immense. Mais Thorne vient de faire l'acquisition d'un processeur haute performance.

La liquidation peut passer à la phase industrielle.

Thorne regarde l'heure sur le tableau de bord. 04h38.

Le prochain nom sur la liste est un entrepôt frigorifique à Rungis.

Un compte de stockage qui refuse de se clore.

Thorne aime les défis logistiques. Ils rendent le résultat final plus gratifiant.

Il jette un regard à Léa. Elle s'est endormie contre la vitre, épuisée par le choc et la drogue. Le pansement sur son épaule commence à rougir.

Il ne ressent rien. Ni pitié, ni intérêt.

Elle est un outil.

Et Thorne sait parfaitement comment utiliser ses outils.

# Chapitre 4

## Audit de Terrain

Rungis. Pavillon V1N. 05:02.

Le silence est une compression acoustique. L'air sature d'ammoniaque et de sang froid. Thorne immobilise l'Audi A6 à cinquante mètres du quai de déchargement 42. Le moteur claque en refroidissant. Température extérieure : -3 degrés Celsius.

Léa dort toujours contre la vitre. Sa respiration est un sifflement irrégulier. Thorne ne la réveille pas. Il vérifie son Glock 17. Extraction du chargeur. Dix-sept cartouches de 9 mm Parabellum, tête creuse. Réinsertion. Mouvement de culasse. Une cartouche en chambre. Cran de sûreté engagé.

Il descend du véhicule. Ses semelles en cuir ne produisent aucun son sur le béton givré.

L'objectif : Jean-Pierre Morel. Chef de quai. 58 ans. 110 kilos. Morel gère les flux physiques de Sodano & Fils depuis vingt ans. Il est le point d'entrée des conteneurs non déclarés. Il possède les codes des coffres de transit.

Thorne franchit le sas pneumatique. L'entrepôt est une cathédrale de métal. Des carcasses de bœuf pendent à des rails aériens, enveloppées dans du plastique jauni. Elles oscillent sous le souffle des ventilateurs industriels.

Morel est là. Dans son bureau vitré surélevé. Il est assis devant un écran cathodique. Il compte des liasses de billets de cinquante euros avec une machine mécanique. Le cliquetis de la compteuse est le seul rythme de la pièce.

Thorne pose le pied sur la première marche de l'escalier métallique.

Un fracas de structure déchire l'air.

Le rideau de fer du quai 42 explose vers l'intérieur. Les gonds sautent. Les rails de guidage se tordent comme des fils de fer. Un Dodge Ram noir pénètre dans l'entrepôt. Vitesse d'impact estimée : 70 km/h. Le véhicule percute un chariot élévateur. Le choc projette l'engin de deux tonnes contre une pile de palettes.

Thorne se plaque contre un pilier en béton. Sa main droite enveloppe la crosse du Glock. Index le long de la culasse.

La portière du conducteur du Dodge s'ouvre.

Marcus Varga descend du véhicule. 1m95. 115 kilos de muscle et de tissus cicatriciels. Il porte un manteau de laine bouillie, ouvert sur un gilet pare-balles de classe IV. Son crâne rasé reflète la lumière crue des néons. La cicatrice chirurgicale le long de sa carotide gauche pulse.

Varga ne regarde pas autour de lui. Il marche vers le bureau de Morel. Il ne court pas. Il a la démarche d'un prédateur qui connaît déjà l'issue de la traque.

Morel s'est levé. Il plaque ses mains contre la vitre de son bureau. Ses lèvres bougent. Aucun son ne sort. Ses pupilles sont dilatées au maximum. Mydriase de terreur.

Varga sort une arme de son holster de hanche. Un Smith & Wesson Model 500. Canon de huit pouces. Calibre .500 S&W Magnum. Une pièce d'artillerie portative.

Varga lève le bras. Le mouvement est fluide. Sans hésitation.

Il tire une fois.

Le détonation est un coup de tonnerre dans l'espace clos. L'onde de choc fait vibrer les carcasses de bœuf. Le verre de sécurité du bureau se pulvérise en un nuage de diamants minuscules.

La balle traverse le sternum de Morel. L'énergie cinétique est telle que le corps du comptable est soulevé. Il est projeté contre la paroi arrière du bureau. Son thorax explose. Du sang, des fragments d'os et de la mousse pulmonaire maculent les graphiques de productivité accrochés au mur.

Morel s'effondre. Il n'est plus qu'un sac de viande déstructuré.

Varga range son arme. Il se tourne vers le pilier où Thorne est posté.

— Elias. Sort de là. Je sens l'odeur de ton après-rasage bon marché.

Thorne s'écarte du pilier. Il garde son Glock à la main, pointé vers le sol. Il marche vers Varga. Il s'arrête à quatre mètres. La distance de sécurité minimale.

— Tu viens de détruire un actif précieux, Marcus, dit Thorne. Sa voix est un métronome.

Varga sourit. Ses dents sont des éclats de porcelaine trop blanche.

— Non, Elias. Je viens d'assainir le marché. Morel était un passif. Il parlait trop. Il coûtait trop cher en commissions.

Varga s'approche d'un pas. Thorne ne recule pas.

— La dette de Sodano m'intéresse, reprend Varga. Les Russes sont nerveux. Ils

veulent un repreneur capable de cogner, pas un type qui remplit des colonnes Excel. Je vais racheter le Grand Livre.

— Le livre n'est pas à vendre, répond Thorne. Il fait partie de la masse successorale. Je suis le liquidateur désigné.

Varga rit. Un son court, sec, comme un os qui casse.

— Regarde-toi. Ton costume est froissé. Tu as du sang sur tes lunettes. Tu es un anachronisme. Aujourd'hui, on ne solde pas les comptes avec de l'encre. On les solde avec du plomb et du feu.

Varga tend une main massive. Ses doigts sont épais comme des saucissons de Francfort.

— Donne-moi le livre, Elias. Et je te laisse une chance de démissionner. Sans préavis.

Thorne ajuste ses lunettes de la main gauche. Son regard est un scanner thermique. Il analyse la posture de Varga. Poids sur la jambe avant. Main droite proche de la hanche. Rythme respiratoire : 14 cycles par minute. Calme. Trop calme.

— Mon mandat est clair, Marcus. Je dois clore l'exercice. Ton nom apparaît à la page 112. "Frais de consultance non justifiés". Tu es une fuite de capitaux.

Le visage de Varga se durcit. La cicatrice sur son cou vire au violet sombre.

— Je ne suis pas une ligne sur un papier, petit comptable. Je suis l'audit. Et mon verdict est irrévocable.

Varga se rapproche encore. L'odeur du tabac froid et de la poudre brûlée émane de ses

vêtements. Il domine Thorne de toute sa stature. Il pose sa main sur l'épaule de Thorne. Une pression de cinquante kilos.

— Je vais à la Villa Sodano, murmure Varga. Je vais vider le coffre-fort et brûler le reste. Si tu es sur mon chemin, je t'ajouterai à la liste des pertes sèches.

Varga retire sa main. Il fait demi-tour. Il remonte dans son Dodge Ram.

Il engage la marche arrière. Les pneus crissent sur le sang et le verre. Le véhicule quitte l'entrepôt dans un fracas de métal froissé.

Thorne reste immobile. Il attend que le bruit du moteur s'estompe.

Il range son Glock dans son holster d'épaule.

Il monte l'escalier vers le bureau de Morel. Il enjambe les bris de verre. L'odeur de la mort est ferreuse, chaude. Il ne regarde pas le cadavre.

Thorne récupère la machine à compter les billets. Il l'ouvre. Dans le mécanisme de rétention, il trouve une clé USB protégée par un boîtier en titane.

Il sort son stylo-plume de sa poche intérieure.

Il ouvre le Grand Livre à la page \*ANNEXE B - PERTES ET PROFITS.\*

Il écrit : \*05:14. Cession d'actif : Morel, Jean-Pierre. Mode : Liquidation forcée par tiers. Récupération des données : 100%.\*

Il referme le livre.

Il redescend les marches. Il sort de l'entrepôt.

L'Audi est toujours là. Léa a ouvert les yeux. Elle regarde le rideau de fer défoncé.  
Elle tremble.

Thorne monte côté conducteur. Il pose le livre sur ses genoux.

— C'était qui ? demande Léa. Sa voix est un fil de soie prêt à rompre.

Thorne met le contact. Les aiguilles du tableau de bord s'illuminent.

— Une erreur de saisie, répond Thorne. Un bug dans le système.

Il engage la première.

— On va à la Villa ? demande-t-elle.

Thorne regarde l'heure. 05:22.

— On va anticiper la clôture, dit Thorne.

L'Audi s'arrache du bitume de Rungis. Les phares percent le brouillard sale de la zone industrielle.

Varga pense qu'il est l'auditeur.

Thorne sait qu'il n'est qu'une variable d'ajustement.

Et Thorne déteste les variables.

# Chapitre 5

## Transfert de Passif

03:14. Zone 4. Les Docks.

L'air est saturé de sel et de gasoil lourd. Le brouillard rampe sur le béton fissuré. Il lèche les parois d'acier des conteneurs. Maersk. MSC. Hanjin. Des blocs de métal de douze mètres de long. Des cercueils de marchandises empilés jusqu'au ciel.

Thorne immobilise l'Audi derrière un transformateur électrique. Il coupe les phares. Le moteur cliquette en refroidissant. Un bruit de métal qui travaille.

Léa est assise sur le siège passager. Le reflet bleu de son ordinateur portable creuse ses joues. Ses doigts courent sur le clavier. Un rythme saccadé. Frénétique.

— J'ai le flux des caméras thermiques, murmure-t-elle. Portique 12. Ils sont six.

Thorne ne répond pas. Il ouvre le coffre. Il en sort une mallette en polymère. À l'intérieur, son Glock 17. Il vérifie la culasse. Une cartouche dans la chambre. Il engage un chargeur de dix-sept coups. Balles à pointe creuse. Expansion maximale à l'impact.

Il ajuste ses lunettes de lecture. Il ouvre le Grand Livre. Page 42. \*SECTION : PASSIFS CIRCULANTS.\*

Six noms. Six lignes de crédit ouvertes par Marcus Varga.

— Position, dit Thorne.

— Trois au sol, entre les rangées B4 et B5, répond Léa. Deux sur la passerelle du portique. Le dernier est dans la cabine de contrôle. Il supervise.

Thorne range le livre dans sa sacoche en cuir. Il enfle une paire de gants en latex noir. Puis une paire de gants tactiques en Kevlar.

Il descend de voiture. Ses semelles en gomme ne produisent aucun son sur le bitume humide.

— Je coupe l'éclairage du secteur B dans trois, deux, un...

Le noir devient total. Les projecteurs au sodium s'éteignent dans un bourdonnement électrique. Le silence revient, seulement troublé par le cri des mouettes et le clapotis de l'eau contre les quais.

Thorne s'enfonce dans le labyrinthe de métal.

Le premier homme s'appelle Keller. Un ancien des forces spéciales déchu. Il tient un HK MP5. Il balaie l'obscurité avec sa lampe torche. Le faisceau est étroit. Trop étroit.

Thorne est derrière lui.

Le mouvement est fluide. Chirurgical. Thorne saisit le canon du MP5 de la main gauche. Il dévie la ligne de mire vers le sol. De la main droite, il plaque la lame d'un couteau de combat entre la première et la deuxième vertèbre cervicale.

Une pression sèche. La moelle épinière est sectionnée.

Keller s'effondre. Aucun cri. Juste le bruit d'un sac de viande qui touche le béton.

Thorne récupère la radio de Keller. Il l'éteint.

— Un de moins, dit la voix de Léa dans l'oreillette. Les deux autres en B5 s'inquiètent. Ils convergent vers ta position.

Thorne ne bouge pas. Il utilise le cadavre de Keller comme un pivot. Il se plaque contre la paroi froide d'un conteneur rouge. Il attend.

Les pas résonnent. Des bottes tactiques. Trop lourdes. Manque de discipline.

— Keller ? t'es où ?

L'homme de gauche entre dans l'angle de vue de Thorne. Un pas de trop.

Thorne tire deux fois. \*Double tap.\* Centre de masse. Le 9mm déchire le gilet pare-balles de mauvaise qualité. L'homme bascule en arrière.

Le second tireur panique. Il arrose le conteneur à l'aveugle. Les impacts de balles font jaillir des étincelles. Un bruit de cloches funèbres.

Thorne est déjà au sol. Il rampe sous le châssis d'une remorque de camion garée à proximité. Il voit les chevilles du tireur.

Une balle. La cheville gauche éclate. L'homme tombe sur les genoux.

Thorne se relève. Il se tient au-dessus de lui. Le tireur lève les mains. Ses yeux sont dilatés. Sa respiration est un sifflement humide.

— S'il te plaît...

Thorne ajuste ses lunettes.

— La dette ne connaît pas la pitié, dit Thorne. Elle connaît seulement l'équilibre.

Il presse la détente. Le front de l'homme s'ouvre. Un transfert d'énergie cinétique définitif.

Thorne sort son stylo-plume. Il appuie le Grand Livre contre le métal froid du conteneur.

\*05:38. Créance n°1 : Keller. Liquidée.\*

\*05:40. Créance n°2 : Russo. Liquidée.\*

\*05:41. Créance n°3 : Diaz. Liquidée.\*

Il referme le livre.

— Elias, les deux sur la passerelle ont compris, alerte Léa. Ils montent vers le toit du hangar 4. Ils ont un fusil de précision.

— Donne-moi les codes du portique 12, commande Thorne.

— Reçu. Je prends le contrôle du système hydraulique.

Au-dessus de Thorne, l'énorme grue de levage s'anime. Les moteurs électriques gémissent. Le chariot de translation se déplace dans un vacarme de ferraille.

Les deux tireurs sur la passerelle perdent l'équilibre. Le bras articulé du portique oscille. Ils tentent de viser Thorne, mais la plateforme tremble violemment sous leurs pieds.

Thorne monte à l'échelle de service du conteneur voisin. Il atteint le sommet. Il court sur les toits de métal. Ses pas sont des percussions rapides.

Le premier tireur sur la passerelle tente de stabiliser son fusil.

Thorne tire. Quinze mètres de distance. La balle frappe l'épaule. L'homme bascule par-dessus la rambarde. Une chute de douze mètres. Il percute le coin d'un conteneur avant de finir sur le béton. Le bruit est celui d'une pastèque que l'on écrase.

Le cinquième homme abandonne son arme. Il court vers l'escalier de secours.

— Léa. La porte.

— Verrouillée, répond-elle.

L'homme percute la porte blindée de la tour de contrôle. Elle ne cède pas. Il se retourne. Thorne est à cinq mètres. Il ne court pas. Il marche. Un métronome de mort.

— Varga va te tuer, hurle l'homme. Il va te dépecer !

— Varga est une ligne de passif dont le taux d'intérêt est devenu insupportable, répond Thorne.

Il lève son Glock. Le viseur au tritium brille d'une lueur verte.

Il tire une fois. En plein cœur. L'homme glisse le long de la porte. Il laisse une traînée sombre sur la peinture grise.

Thorne s'arrête. Il recharge son arme. Un mouvement mécanique. Machinal.

— Le dernier ? demande Thorne.

— Dans la cabine de contrôle, dit Léa. Il a verrouillé l'accès de l'intérieur. C'est

Marek. Le bras droit de Varga sur les Docks. Il appelle des renforts.

Thorne arrive devant la vitre blindée de la cabine. À travers le verre, il voit Marek. L'homme est au téléphone. Il hurle. Ses mains tremblent. Il pointe un Desert Eagle vers la porte. Une arme de frimeur. Trop lourde. Trop de recul. Inutile dans un espace clos.

Thorne ne tente pas d'ouvrir la porte.

Il contourne la cabine. Il repère le réservoir d'azote liquide du système de refroidissement des serveurs du portique.

Il tire trois balles dans la vanne de sécurité.

Le gaz s'échappe dans un sifflement strident. Une brume glaciale envahit instantanément la cabine de contrôle par les conduits d'aération.

À l'intérieur, Marek suffoque. La température chute à moins quarante degrés en quelques secondes. Ses poumons brûlent. Ses yeux gèlent. Il lâche son arme pour se protéger le visage.

Thorne attend. Il observe la montre à son poignet.

Soixante secondes.

Il utilise la crosse de son Glock pour briser la vitre fragilisée par le froid. Le verre explose en mille diamants de glace.

Marek est au sol, recroquevillé. Sa peau est bleue. Ses lèvres sont blanches.

Thorne entre dans la cabine. L'air est irrespirable. Il ne semble pas affecté.

Il attrape Marek par les cheveux. Il le force à lever la tête.

— Le bilan doit être exact, Marek.

— Va... te... faire...

Thorne appuie le canon du Glock sous le menton de Marek.

— Le paiement est exigible immédiatement.

Il presse la détente. Le cerveau de Marek repeint le plafond de la cabine de contrôle.

Thorne se retire de la cabine. Il redescend l'échelle.

Le brouillard commence à se lever. Une lueur blafarde apparaît à l'est. L'aube approche.

Il rejoint l'Audi. Léa a les yeux fixés sur son écran. Elle ne regarde pas Thorne. Elle sent l'odeur de la poudre et de l'azote sur ses vêtements.

Thorne s'assoit. Il pose le Grand Livre sur ses genoux.

Il prend son stylo-plume. Sa main est parfaitement stable.

\*05:55. Créance n°4 : Smith. Liquidée.\*

\*05:57. Créance n°5 : Vovk. Liquidée.\*

\*06:00. Créance n°6 : Marek. Liquidation totale de la succursale Zone 4.\*

Il trace un trait horizontal parfait sous les six noms.

— C’est fini ? demande Léa. Sa voix tremble.

Thorne ferme le livre. Le bruit de la couverture de cuir qui se rabat est définitif.

— La section Zone 4 est soldée, dit Thorne. Mais le passif global reste élevé.

Il regarde le tableau de bord.

— Varga sait où nous sommes maintenant, reprend Léa. Il a reçu l'alerte de Marek.

— C’était l'objectif, répond Thorne. On ne traite pas une dette en restant caché. On la traite en devenant le seul créancier visible.

Il engage la première. Les pneus de l’Audi crissent sur le béton des docks.

— Prochaine destination ?

Thorne ajuste ses lunettes de lecture. Il regarde la page suivante du registre.

Une adresse dans le 8ème arrondissement. Un cabinet d’avocats.

— On va auditer les conseillers juridiques de Sodano, dit Thorne. Ils ont dissimulé des actifs.

Il tourne le volant. L’Audi s’élance vers la ville.

Le soleil se lève sur une forêt de grues immobiles.

Au sol, six corps refroidissent.

Thorne a encore trois heures avant la clôture de l'exercice.

Il n'aime pas être en retard.

# Chapitre 6

## Amortissement Accéléré

06:14. Avenue Matignon.

L'Audi A6 stationne devant un immeuble haussmannien. Pierre de taille. Balcons en fer forgé. Le prestige a une odeur : le gasoil propre et le bitume mouillé.

Thorne coupe le contact. Le silence retombe dans l'habitacle. Il vérifie l'heure sur sa montre à quartz. Précision suisse. Il n'a pas dormi. Ses pupilles sont fixes. Ses mains sont sèches.

Léa Solal est sur le siège passager. Elle écrase un comprimé de Captagon sur l'écran de sa tablette. Elle aspire la poudre avec un billet de vingt euros roulé. Ses doigts tremblent. Une mèche de cheveux sales barre son visage pâle.

— L'étage ? demande Thorne.

— Quatrième, répond Léa. La voix est une corde raide. Cabinet « Morel & Associés ». Conseil en investissement. En réalité, Morel est le siphon. Il aspire le cash de Sodano. Il le recrache dans des coquilles vides au Delaware.

Thorne sort de la voiture. Il ajuste sa veste anthracite. Le Glock 17 repose contre sa hanche droite. Un poids familier. Rassurant.

Il récupère son sac de cuir sur la banquette arrière. Le Grand Livre est à l'intérieur.

— Reste ici. Verrouille les portes.

— Thorne ?

Il s'arrête.

— Varga arrive, dit-elle. J'ai intercepté une communication. Il est à moins de dix

kilomètres. Il nettoie derrière nous.

— Qu'il nettoie, répond Thorne. Je m'occupe de la facturation.

Il ferme la portière sans bruit.

L'entrée de l'immeuble est protégée par un digicode et un interphone vidéo. Thorne ne sonne pas. Il sort un boîtier électronique de sa poche. Le signal est capté en trois secondes. La gâche électrique claque.

L'ascenseur est une cage dorée. Thorne préfère l'escalier. Effort contrôlé. Rythme cardiaque maintenu à 72 battements par minute. Les marches en chêne craquent sous ses derbies noires.

Quatrième étage. Une plaque en laiton. \*Bertrand Morel. Gestion de patrimoine.\*

Thorne sort un jeu de crochets de sa poche intérieure. Il s'accroupit devant la serrure de haute sécurité. Ses doigts agissent avec une mémoire mécanique. Le cylindre tourne. Un déclic sec. La porte s'ouvre sur un tapis épais. Couleur crème.

L'air sent la cire d'abeille et le tabac de luxe. Un silence de coffre-fort.

Thorne avance dans le couloir. Ses pas ne produisent aucun son. Il repère le bureau principal au fond. La lumière est allumée. Une silhouette se découpe derrière la porte en verre dépoli.

Thorne entre.

Bertrand Morel est assis derrière un bureau en ébène. Il a cinquante ans. Le teint hâlé des hommes qui passent l'hiver à Maurice. Il porte une chemise en lin blanc. Pas de cravate. Il est en train de remplir un sac de sport avec des liasses de billets de 500 euros. Des élastiques rouges maintiennent les paquets.

Morel lève les yeux. Sa bouche s'entrouvre. Ses mains restent suspendues au-dessus du sac. Une goutte de sueur perle à sa tempe.

— Monsieur Morel, dit Thorne.

— Qui... qui êtes-vous ?

— L'audit.

Thorne pose le sac de cuir sur le bureau. Il en sort le Grand Livre. Il l'ouvre à la page 14.

Il ne sort pas son arme tout de suite. La menace est plus efficace quand elle est statique.

— Votre nom figure dans la colonne des passifs, continue Thorne. Dossier Sodano. Créance numéro 7. Montant : huit millions d'euros de commissions non justifiées.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Sortez d'ici ou j'appelle la police.

Thorne sort le Glock 17. Il le pose sur le cuir du bureau. Le canon est dirigé vers l'estomac de Morel.

— Le temps est un actif périssable, Monsieur Morel. Ne le gaspillez pas.

Morel regarde l'arme. Ses yeux se dilatent. Sa respiration devient haute. Sacadée. Il tente de reculer son fauteuil, mais les roulettes se coincent dans le tapis.

— Sodano est fini, bégaye Morel. Tout le monde récupère ce qu'il peut. Je ne fais qu'appliquer les clauses de sortie.

— Vos clauses de sortie sont des détournements. Vous avez gonflé les dettes du groupe pour masquer vos propres prélèvements.

Thorne prend son stylo-plume. Il pointe une ligne sur le registre.

- Les Russes réclament quatre-vingts millions. Pourquoi ce chiffre ?
- Parce que c'est ce qu'ils croient qu'on leur doit !
- Faux, dit Thorne. Sa voix est un scalpel. La comptabilité ne ment jamais. Les hommes, si. Le montant réel des dettes est inférieur. Où est la différence ?

Thorne contourne le bureau. Il place le canon du Glock sous la mâchoire de Morel. Le métal froid contre la peau chaude. Morel tremble si fort que ses dents s'entrechoquent.

- Parlez. Ou je procède à une saisie immédiate de vos fonctions vitales.

Morel ferme les yeux. Une larme coule sur sa joue.

- Quarante millions, souffle-t-il.
- Pardon ?
- Le passif est de quarante millions. Les quarante autres... c'est une construction. Des jeux d'écritures. Sodano voulait simuler une faillite totale pour effacer l'ardoise et repartir à zéro sous un autre nom. J'ai créé les sociétés-écrans. J'ai falsifié les bilans.

Thorne reste immobile. L'information est traitée. Le calcul se met à jour dans son esprit.

- Donc, les Russes réclament de l'argent qui n'a jamais existé ?
- C'est un levier, gémit Morel. Une peur qu'on entretient. Varga est dans le coup. Il doit récupérer les actifs réels pendant que les créanciers s'entretuent pour du vent.

Thorne retire l'arme. Il regarde le sac de sport rempli de billets.

- Où sont les preuves de ces manipulations ?

— Dans le serveur, là-bas. Sous le bureau. C'est une unité chiffrée. Il faut ma clé physique et mon empreinte.

Thorne regarde l'unité centrale. Un boîtier noir, anonyme.

— Ouvrez-le.

Morel s'exécute. Ses mains sont moites. Il insère une clé USB cryptée et pose son pouce sur un lecteur biométrique. L'écran s'allume. Des colonnes de chiffres défilent. Le vrai bilan. La vérité comptable du chaos.

Thorne sort son téléphone. Il prend des photos de chaque écran. Rapide. Net.

— Voilà, dit Morel. Vous avez tout. Prenez l'argent. Prenez tout. Laissez-moi partir. Je peux disparaître. J'ai un vol pour Tanger dans deux heures.

Thorne range son téléphone. Il regarde Morel. Un homme de chiffres qui a oublié la valeur de la réalité.

— Monsieur Morel, la liquidation d'une société exige la clôture de tous les comptes ouverts.

— Je... j'ai tout soldé ! Je vous ai donné les quarante millions de différence !

— Vous avez raison, dit Thorne. Le solde est exact.

Thorne pointe le Glock. Il n'y a pas d'hésitation. Pas de haine. Juste une procédure à finaliser.

— Mais vous restez une dépense inutile pour l'exercice à venir.

\*Pouf.\*

Le silencieux étouffe le départ du coup. La balle de 9mm pénètre au centre du front de Morel. L'impact projette le banquier vers l'arrière. Son fauteuil bascule. Son corps s'affale sur le tapis crème. Une tache sombre commence à s'étendre. Le sang est visqueux. Il a la couleur du vin cher.

Thorne ne regarde pas le cadavre. Il reprend son stylo-plume.

Il raye le nom de Bertrand Morel sur le Grand Livre.  
Il écrit à côté : \*Compte clôturé. Amortissement total.\*

En bas de la page, il note le nouveau solde global : \*40 000 000 €.\*

Il referme le livre. Le bruit du cuir est sec.

Thorne récupère le sac de billets. Il ne le fait pas pour lui. L'argent est une pièce à conviction. Une preuve de mauvaise gestion.

Il ressort du bureau. L'ascenseur arrive au quatrième étage.

Le ding résonne dans le couloir vide.

Thorne se plaque contre le mur, près de l'angle de la porte. Il engage une balle dans la chambre de son arme. Le mouvement est fluide.

Les portes de l'ascenseur coulissent.

Deux hommes sortent. Des professionnels. Costumes sombres, oreillettes, Glock 19 à la main. Ils ne regardent pas vers Thorne. Ils visent la porte du cabinet Morel.

Thorne surgit derrière eux.

Premier tir : la nuque du premier homme. Il s'effondre instantanément.

Deuxième tir : l'omoplate du second. L'homme pivote, tente de lever son arme.

Troisième tir : le cœur.

Le silence revient. Les deux corps gisent sur le palier.

Thorne vérifie leurs poches. Pas de papiers. Juste des téléphones cryptés. Sur l'un d'eux, un message s'affiche sur l'écran verrouillé : \*« Cible Morel prioritaire. Thorne secondaire. »\*

L'expéditeur : \*Varga.\*

Thorne range son arme. Il ne prend pas l'ascenseur. Il redescend par l'escalier, d'un pas régulier.

Dehors, le jour est levé. Le ciel est gris, comme de l'acier brossé.

Il remonte dans l'Audi. Léa a la tête renversée contre l'appui-tête. Ses yeux sont grands ouverts, fixes.

— On s'en va, dit Thorne.

— Tu l'as fait ?

— La dette est réduite de moitié. Mais le risque vient de doubler.

Il démarre le moteur.

— Varga est là ? demande Léa.

— Il envoie ses auditeurs juniors.

Thorne tourne le volant. Il s'engage sur l'avenue. Dans le rétroviseur, il voit une berline noire s'arrêter brusquement devant l'immeuble de Morel.

— Prochaine ligne du bilan ? murmure Léa.

Thorne ajuste ses lunettes de lecture. Son visage est de pierre.

— On va s'occuper de la logistique, dit-il. Le dépôt de Zone 7. C'est là que Sodano stocke les actifs physiques. Si on veut forcer Varga à se montrer, il faut brûler ses stocks.

L'Audi s'éloigne dans le trafic matinal.

Thorne regarde l'heure. 06:42.

Il lui reste deux heures et dix-huit minutes avant la fin de l'exercice fiscal.

Le Grand Livre repose sur le tableau de bord. Une promesse de fin.

Le sang sur ses poignets est déjà sec. Il ne le nettoie pas.

Le travail n'est pas terminé.

# Chapitre 7

## Échéance de Minuit

23h42.

Le Bureau de Transit est un tombeau de béton. La température est stabilisée à 18 degrés Celsius. L'air sent l'ozone et le papier froid. Les ventilateurs des serveurs produisent un bourdonnement constant à 45 décibels.

Thorne pose le Grand Livre sur la table en inox. La couverture en cuir est marquée par une tache de sang frais. Le sang de Morel.

Léa Solal est assise dans le coin d'ombre. Elle ne bouge pas. Ses doigts tremblent sur ses genoux. Elle a consommé une dose d'amphétamines il y a vingt minutes. Ses pupilles sont des trous noirs. Elle fixe le mur recouvert de graphiques.

— On a une rupture de flux, dit Thorne.

Il retire sa veste. Il ajuste son holster d'épaule. Le Glock 17 est chargé. Dix-sept cartouches de 9mm Parabellum. Une dans la chambre. Sécurité désengagée.

— Varga ne s'arrêtera pas aux dossiers, continue Thorne. Il veut le Grand Livre. Il veut solder le bilan lui-même.

Léa se lève. Ses mouvements sont saccadés. Elle s'approche du terminal central. Ses mains survolent le clavier sans le toucher. Elle hésite.

— Thorne.

Sa voix est un froissement de parchemin. Thorne ne lève pas les yeux de son écran. Il analyse les flux de capitaux de la société Sodano & Fils. Les chiffres ne mentent jamais. Ils racontent une histoire de pillage systématique.

— Thorne, répète-t-elle. Regarde la ligne 402.

Thorne tape une commande. La ligne s'affiche en surbrillance rouge.

\*Libellé : Dotation exceptionnelle. Bénéficiaire : L. S. Montant : 12 000 000 €.\*

— L. S., lit Thorne. Léa Solal.

Il tourne la tête vers elle. Ses lunettes en acier captent la lumière bleue des moniteurs. Il ne montre aucune surprise. Son rythme cardiaque reste à 62 pulsations par minute.

— C'est mon héritage, dit-elle.

Elle tire sur le col de son pull. Le tatouage de code-barres sur sa nuque est luisant de sueur.

— Sodano n'était pas mon patron. C'était mon père.

Le silence s'installe. Il est lourd. Clinique.

Thorne traite l'information. Il reclasse Léa Solal. Elle passe de la catégorie "Variable" à la catégorie "Passif Prioritaire". Elle n'est plus une aide. Elle est la raison de la dette. Elle est la cible ultime de la liquidation.

— Les russes veulent tes douze millions, Léa.

— Je ne les ai pas. Il a tout bloqué dans un compte séquestre à Zurich. Il fallait ma signature et la sienne. Il est mort. L'argent est gelé.

Thorne ajuste ses lunettes.

— Tu es une complication structurelle. Ton existence prolonge l'exercice fiscal. Tant que tu respirez, la société n'est pas dissoute. Varga le sait.

Léa recule d'un pas. Elle voit le regard de Thorne. Ce n'est pas de la haine. C'est un calcul.

— Tu vas me tuer ? demande-t-elle.

Thorne ne répond pas immédiatement. Il regarde le Grand Livre. Il regarde la montre murale. 23h48.

Soudain, un voyant rouge s'allume sur la console de sécurité.  
Périmètre Nord. Capteur de pression thermique déclenché.

— Trop tard pour l'audit, dit Thorne.

Il saisit son Glock. Il éteint les lumières principales. Le bureau est plongé dans une pénombre verdâtre. Les écrans sont les seules sources de lumière.

— Reste sous le bureau, ordonne-t-il. Ne fais aucun bruit.

Thorne se déplace le long du mur. Ses chaussures à semelles de gomme ne font aucun bruit sur le sol industriel. Il atteint la porte blindée du sous-sol. Il vérifie le moniteur de surveillance.

Deux hommes en tenue tactique noire sont dans le couloir d'accès. Ils portent des fusils d'assaut HK416. Silencieux montés. Ils progressent en formation de diamant.

Varga est derrière eux. Il est massif. Il tient un fusil à pompe Benelli M4 à la main. Il ne porte pas de masque. Il veut être vu.

Thorne active l'interphone. Sa voix est calme. Froide.

— Vous n'avez pas de rendez-vous, Varga.

Dans le couloir, le colosse s'arrête. Il sourit face à la caméra. Ses dents sont blanches, trop parfaites.

— On vient pour l'inventaire, Thorne. Ouvre la porte. On fera ça proprement. Une balle dans la nuque pour la petite. Pour toi, on verra. On a des questions sur les comptes offshore.

Thorne ne répond pas. Il appuie sur un commutateur sous le bureau.

Une détonation sourde ébranle le bâtiment. Ce n'est pas une arme. C'est une charge de rupture sur les canalisations d'eau du plafond du couloir.

Un jet de vapeur brûlante sature l'espace confiné. Les deux hommes de pointe hurlent. La vapeur s'infiltré sous leurs visières. Ils lâchent leurs armes. Ils se tordent au sol.

Varga recule. Il jure. Il tire une cartouche de chevrotine dans la caméra. L'écran de Thorne devient gris.

— Léa. Maintenant.

Elle rampe hors de sa cachette. Elle est pâle.

— On sort par où ?

— Le vide-ordures industriel, répond Thorne. Il mène directement au compacteur du

parking souterrain.

Il se dirige vers le destructeur de documents. C'est une machine massive. Des cylindres d'acier capables de broyer un bloc moteur. Derrière la machine, une trappe de maintenance.

Thorne tape un code sur le pavé numérique du serveur central.

— Qu'est-ce que tu fais ? crie Léa.

— Je solde les comptes.

Une barre de progression apparaît sur l'écran principal.

\*EFFACEMENT TOTAL DES DONNÉES : 15%... 20%...\*

— Les serveurs sont reliés à des charges incendiaires, explique Thorne. Dans soixante secondes, ce bureau n'existera plus. Les preuves de la dette seront des cendres.

Une explosion retentit contre la porte blindée. Varga utilise de l'explosif de découpe. Le métal gémit. Les gonds cèdent.

— Dans la trappe, ordonne Thorne.

Léa s'y glisse. Le conduit est étroit. Il sent la graisse et la poussière. Thorne la suit. Il garde son Glock braqué vers l'ouverture.

La porte du bureau vole en éclats.

Varga entre dans la pièce. Il est trempé. Sa joue est rouge, brûlée par la vapeur. Il voit les écrans. Il voit Thorne disparaître dans la trappe.

— Thorne ! rugit-il.

Il tire avec son Benelli. Les plombs percutent le châssis du destructeur de documents. Les étincelles volent.

Thorne ne riposte pas. Il ferme la trappe de l'intérieur. Il verrouille le loquet d'acier.

Ils glissent dans le noir. Le conduit est une chute libre contrôlée. Ils tombent sur un tas de sacs poubelles. L'odeur est infecte. Déchets organiques. Papier mâché.

Thorne se relève immédiatement. Il aide Léa.

Au-dessus d'eux, une explosion sourde fait vibrer les murs. Une vague de chaleur descend par le conduit. Le Bureau de Transit vient de s'autodétruire.

— Les serveurs ? demande Léa.

— Détruits.

— Et Varga ?

— Il est solide. Il aura survécu.

Thorne vérifie l'heure. 23h54.

Ils sont dans le parking souterrain. Le béton est humide. Les néons clignotent avec une fréquence irrégulière. L'Audi est garée à vingt mètres.

Thorne sort du tas de déchets. Il balaie la zone avec son arme. Il ne voit personne. Mais il sent l'air. L'air a changé de pression.

— Thorne, regarde.

Léa pointe le doigt vers l'Audi.

Les quatre pneus sont crevés. Le pare-brise est étoilé par un impact de masse. Sur le capot, un objet est posé.

C'est une tête de porc. Une pièce de monnaie est enfoncée dans chaque œil. Un ancien code des syndicats portuaires. La dette de sang.

— Ils ont encerclé le bloc, dit Thorne.

Il ne court pas. Il marche vers la sortie de secours latérale. Chaque pas est mesuré. Il économise son oxygène.

— Pourquoi tu m'aides ? demande Léa. Elle court pour le suivre. Tu pourrais me livrer à Varga. Il te laisserait partir. Tu es un comptable. C'est l'option la plus logique.

Thorne s'arrête devant la porte de fer. Il pose sa main sur la poignée. Elle est froide.

— Le Grand Livre n'est pas terminé, répond-il. Ta ligne n'est pas barrée.

Il la regarde droit dans les yeux. Ses yeux sont des scanners.

— Je n'aime pas les exercices comptables inachevés. C'est une faute professionnelle.

Il ouvre la porte.

La pluie tombe violemment sur Zone 4. Le brouillard monte des docks. Au loin, les sirènes de police hurlent. Elles convergent vers le Bureau de Transit.

Une berline noire surgit du brouillard. Les phares sont éteints. Elle fonce vers eux.

Thorne ne bouge pas. Il prend une position de tir stable. Jambes écartées. Bras tendus. Il vise le bloc moteur.

Il presse la détente. Trois fois.

\*Pan. Pan. Pan.\*

Le moteur de la berline explose dans un nuage de vapeur. La voiture dérape sur le bitume mouillé. Elle percute un conteneur de transport.

Thorne range son arme.

— On prend leur voiture, dit-il.

Il s'approche de l'épave. Le conducteur est assommé par l'airbag. Thorne l'extrait du véhicule sans ménagement. Il le laisse sur le sol.

Il monte côté conducteur. Léa grimpe à côté de lui. Elle tremble de tout son corps. C'est la descente d'amphétamines. Ou la terreur. Thorne ne fait pas la distinction.

Il démarre. Le moteur tousse mais tient le ralenti.

— Où on va ? demande-t-elle.

— À la Villa Sodano.

— C'est un suicide. Varga y sera. Tous ses hommes y seront.

— Exactement, dit Thorne.

Il engage la première. Les pneus crissent sur le béton.

— On ne solde pas une dette de quatre-vingts millions avec des escarmouches, continue Thorne. Il faut liquider la source.

Il ajuste son rétroviseur. Dans le reflet, il voit le bâtiment du Bureau de Transit cracher des flammes noires vers le ciel.

— Minuit approche, Léa. La clôture annuelle va être sanglante.

Il écrase l'accélérateur. L'aiguille du tachymètre monte. 80. 100. 120.

Le Grand Livre est sur ses genoux. La dernière page est encore blanche.  
Thorne sait déjà quel nom il va y écrire.

Le sien.

Mais pas tout de suite. Il y a encore trop d'actifs à détruire.

L'Audi s'enfonce dans la nuit. Le décompte final a commencé.  
00h00.

L'heure du crime est passée. L'heure de la liquidation est arrivée.

# Chapitre 8

## Contrôle Fiscal

L'Audi RS6 s'immobilise dans un sifflement de freins céramiques. Zone industrielle de l'Est. Entrepot 42. Un ancien site de conditionnement de viande, racheté par une société-écran de Sodano en 2012. L'obscurité est totale. L'air sent le sang séché et le liquide de refroidissement.

Thorne coupe le contact. Le silence retombe, lourd comme une chape de plomb.

— Descends, dit Thorne.

Sa voix est un frottement de papier de verre. Léa Solal ne bouge pas. Ses pupilles sont dilatées. Ses mains griffent le cuir du siège passager. Elle transpire. La descente. Elle a besoin de sa dose. Thorne l'ignore. Il n'est pas assistant social. Il est liquidateur.

Il sort du véhicule. Son épaule gauche est une masse de douleur pulsante. Le tissu de son veston anthracite est poisseux. Noir sur gris. Le sang ne ment jamais sur les volumes engagés.

Il contourne la voiture, ouvre la portière passager et saisit Léa par le bras. Il la tire dehors. Elle trébuche. Il la maintient debout avec une poigne de fer.

— Marche.

Ils pénètrent dans l'entrepôt. Thorne actionne un interrupteur. Un néon clignote, hésite, puis stabilise sa lumière blafarde. 4000 Kelvins. Une clarté de morgue. Au centre de la pièce, une table d'autopsie en inox. Un vestige de l'activité précédente.

Thorne dépose le Grand Livre sur un établi.

Il retire sa veste. La doublure est collée à la chemise. Il déboutonne cette dernière avec la main droite. Ses gestes sont lents. Précis. Économes. La plaie apparaît. Épaule gauche, muscle deltoïde. L'entrée est nette. Un trou de 9mm, bordé de bleu et de violet. Pas de sortie. La balle est logée contre l'acromion.

Léa recule contre un mur de briques. Elle porte ses mains à sa bouche.

— Tu... tu vas mourir, murmure-t-elle.

— Mourir est une perte sèche, répond Thorne. Je préfère l'amortissement.

Il ouvre une mallette en aluminium posée sur l'établi. À l'intérieur, pas d'argent. Des instruments. Pincés hémostatiques. Scalpels jetables sous vide. Bétadine. Une agrafeuse cutanée chirurgicale. Et le bocal.

Le bocal de formol est à moitié plein. Douze projectiles y flottent déjà. Des fragments de plomb et de cuivre. L'histoire de sa carrière. Ses archives personnelles.

Thorne imbibe une compresse d'antiseptique. Il nettoie la zone. Sa mâchoire se contracte. C'est la seule concession à la douleur. Ses yeux restent fixes, rivés sur le miroir piqué de rouille accroché au mur.

Il saisit le scalpel. Lame numéro 11. Il incise sur deux centimètres pour élargir l'accès. Le sang coule, plus clair. Il prend la pince. Il fouille. Le métal cherche le métal. Un grincement sourd résonne dans son épaule. Le contact est établi.

Il serre la pince. Tire.

Le projectile sort dans un bruit de suction. Une 9mm Parabellum, pointe creuse, déformée par l'impact. Thorne la regarde un instant. Elle brille sous le néon. Il

dévisse le couvercle du bocal et lâche la balle. \*Ploc.\*

— L'écriture est passée, dit-il.

Il saisit l'agrafeuse chirurgicale. \*Clac. Clac. Clac.\* Trois agrafes en acier inoxydable ferment la plaie. Il applique un pansement compressif. Il renfile une chemise propre, identique à la précédente, tirée de son sac de voyage.

Il se tourne vers Léa. Elle tremble toujours.

— Pourquoi tu fais ça ? demande-t-elle. Les Russes, Sodano, Varga... ils sont des centaines. Tu es seul avec un carnet et un flingue.

— Je ne suis pas seul, Léa. Je suis accompagné par la logique.

Il s'approche de l'établi et ouvre le Grand Livre à la page 84.

— Regarde.

Elle s'approche, hésitante. Les pages sont couvertes d'une calligraphie parfaite. Des noms. Des colonnes de chiffres. Des dates. Certains noms sont barrés d'un trait rouge, horizontal, définitif.

— Le clan Sodano est une entreprise en faillite, explique Thorne. Dans une faillite, il y a des actifs et des passifs. Les actifs, c'est la drogue, les armes, l'immobilier. Les passifs, ce sont les hommes. Les dettes de sang. Varga croit qu'il peut racheter la boîte en tuant le comptable. Il fait une erreur stratégique.

— Laquelle ?

— Il oublie que dans une liquidation totale, la valeur de chaque vie tombe à zéro.

Thorne prend un stylo plume. Encre noire. Il inscrit le nom de la cible suivante :  
\*Mikhail Volkov\*.

— Volkov ? Le fournisseur russe ? s'étonne Léa. Il est protégé par une milice privée à la Villa Sodano.

— Volkov détient quarante pour cent de la dette, précise Thorne. S'il disparaît, le syndicat russe perd sa base juridique pour réclamer le remboursement. La créance devient caduque.

— Et Varga ?

— Varga est un frais de gestion. Je l'éliminerai lors de la clôture finale.

Il referme le livre. Le bruit du papier qui claque est celui d'une sentence.

Il sort son Glock 17 de son holster de ceinture. Il éjecte le chargeur. Vérifie la pile de munitions. Quinze cartouches de 9mm. Il actionne la culasse pour vérifier la chambre. La douille est éjectée, il la rattrape au vol et la remet dans le chargeur. Un rituel de vérification systématique.

— On part dans cinq minutes, dit Thorne.

— Je ne peux pas, Thorne. Je n'en peux plus. Regarde-moi.

Léa soulève sa manche. Des traces de piqûres anciennes et récentes. Elle est une variable instable. Un actif toxique. Thorne devrait l'effacer ici même. Cela simplifierait l'équation.

Il sort une petite boîte métallique de sa poche. Il l'ouvre. À l'intérieur, deux comprimés jaunes. Des amphétamines de synthèse de qualité militaire. Le genre de produit qui permet de rester éveillé quarante-huit heures ou de courir avec une jambe cassée.

Il les pose sur la table d'inox.

— Ton carburant, dit-il. J'ai besoin de tes doigts sur le clavier. Pas de tes larmes.

Léa fixe les comprimés. Elle hésite. Puis elle les saisit et les avale sans eau. Ses yeux changent en quelques secondes. La dilatation s'accroît. Le tremblement cesse. La Variable devient un outil.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demande-t-elle, sa voix soudainement métallique.

— On lance l'audit, répond Thorne.

Il ramasse son veston, vérifie que le Grand Livre est bien dans sa mallette ignifugée.

— La Villa Sodano est équipée d'un système de sécurité thermique de dernière génération, continue-t-il. Le serveur central est dans le sous-sol, près de la cave à vin. Tu vas te connecter au réseau local depuis la voiture. Je veux que tu satures les capteurs. Créer des fantômes thermiques partout dans la propriété.

— Et toi ?

— Je vais entrer par la porte principale.

Léa esquisse un sourire nerveux, presque dément.

— C'est pas un audit, c'est une exécution.

— C'est la même chose, Léa. Une exécution est un audit qui a échoué à trouver un compromis.

Ils sortent de l'entrepôt. L'air nocturne est plus froid. 12 degrés. Le brouillard commence à monter des docks voisins, une vapeur grise qui avale les structures métalliques. Thorne monte dans l'Audi. Il ne met pas sa ceinture. En cas d'embuscade, chaque seconde de mobilité compte.

Il engage la marche arrière. Les pneus crissent sur le gravier.

Le trajet vers la Villa Sodano prendra quatorze minutes. Thorne regarde l'horloge numérique du tableau de bord. 00h38.

Dans son esprit, les chiffres défilent. Le bilan de la soirée est déjà lourd, mais le passif reste supérieur aux fonds propres. Pour équilibrer les comptes, il doit encore supprimer sept noms. Volkov est le premier de la liste pour cette phase.

Il accélère. Le moteur V8 biturbo rugit, un monstre d'acier lancé dans la nuit noire. Thorne ne ressent aucune excitation. Juste la satisfaction froide d'une colonne qui commence à s'aligner.

Le contrôle fiscal commence. Et Thorne ne fait jamais de remise de peine.

Sur le siège passager, Léa a déjà ouvert son ordinateur portable. Le reflet de l'écran bleuit son visage pâle. Ses doigts courent sur le clavier à une vitesse inhumaine.

— Je suis dans leur réseau, dit-elle. Ils ont un firewall de type "Barracuda". C'est du solide.

— Brise-le, ordonne Thorne.

— Il me faut une minute.

— Tu as quarante-cinq secondes.

Il écrase l'accélérateur. L'Audi bondit à 160 km/h sur la route côtière. Les phares découpent le brouillard en tranches nettes. Au loin, sur la colline, les lumières de la Villa Sodano scintillent. Une forteresse de marbre et de trahison.

Thorne ajuste ses lunettes de lecture. Son épaule ne le fait plus souffrir. La douleur a été classée dans les pertes et profits.

— Contact établi, annonce Léa. Je vois les caméras. Je vois les gardes. Ils sont douze dans le périmètre extérieur. Six à l'intérieur.

— Identifie Volkov.

— Suite parentale, deuxième étage. Il est avec deux femmes. Et trois gardes du corps devant la porte.

— Bien, dit Thorne.

Il ralentit à l'approche du grand portail en fer forgé. Il n'éteint pas ses phares. Au contraire, il passe en plein phares.

— Que fais-tu ? demande Léa, paniquée.

— J'annonce ma visite. Un comptable n'entre jamais par effraction. Il demande les comptes.

Le portail est gardé par deux hommes en costume noir, armés de pistolets-mitrailleurs MP5. Ils s'avancent, éblouis.

Thorne ne freine pas.

— Accroche-toi, dit-il.

L'impact est imminent. Le pare-chocs renforcé de l'Audi va rencontrer le fer forgé. La liquidation entre dans sa phase finale. L'heure des bilans provisoires est terminée. L'exercice comptable de Sodano & Fils va être clos dans le sang.

Et Thorne sera celui qui signera en bas de la page.

# Chapitre 9

## Défaut de Paiement

L'acier rencontre le fer. Le choc est sourd, sec, massif. Le pare-buffles de l'Audi Q7 pulvérise les gonds du portail. Trois tonnes de métal et de technologie allemande s'invitent dans le domaine Sodano. Les vitres de sécurité se fissurent en toile d'araignée. Les airbags ne se déclenchent pas. Thorne a désactivé les capteurs.

Vitesse : 60 km/h. L'impact a ralenti le véhicule. Thorne ne freine pas. Il maintient une pression constante sur l'accélérateur. Les pneus de 21 pouces broient le gravier blanc de l'allée. Dans le rétroviseur, les deux gardes du portail se relèvent. Trop tard. Thorne passe en marche arrière. Un coup de volant. Le flanc de la voiture percute le premier homme. Un bruit d'os brisés. Le second lève son MP5.

Thorne descend de sa vitre de trois centimètres. Il ne regarde pas l'homme. Il regarde le rétroviseur. Le Glock 17 sort de son holster de ceinture. Canon fileté. Silencieux carbone.

Deux pressions sur la détente. \*Pop. Pop.\*

Le garde s'effondre sur le gravier. Une tache sombre s'étend sous son crâne. Thorne range l'arme. Il repasse en marche avant. L'Audi progresse vers la villa.

— Thorne, ils arrivent de l'aile ouest, grésille la voix de Léa dans l'oreillette. Quatre hommes. Armement lourd.

— Reçu.

Thorne immobilise le véhicule à trente mètres du perron en marbre. Il coupe le

moteur. Le silence retombe, lourd, seulement interrompu par le cliquetis du métal chaud. Il ouvre la boîte à gants. Il en sort trois grenades à fragmentation M67. Il les dispose méthodiquement sur le siège passager, à côté du grand livre de comptes relié en cuir noir.

Il vérifie sa montre. 02h14. L'exercice doit être clos à 06h00.

Il sort du véhicule. L'air est frais. L'odeur de la mer se mélange à celle du liquide de refroidissement qui s'échappe du radiateur percé. Il ajuste sa veste anthracite. Ses lunettes de lecture sont en place.

Quatre silhouettes découpent l'obscurité près des cuisines. Ils courent en formation diamant. Thorne ne court pas. Il marche vers la statue de Neptune qui trône au centre de la cour d'honneur. Il utilise le socle en granit comme abri.

Les tirs éclatent. Le marbre de la statue vole en éclats. Des éclats de pierre strient sa joue. Thorne ne cille pas. Il sort la première grenade. Il dégoupille. Il attend deux secondes. Il lance.

L'explosion est une déchirure orange dans la nuit. Les cris sont brefs. Le souffle brise les vitres du rez-de-chaussée. La formation diamant n'est plus qu'un amas de tissus et de viande sur le gravier.

Thorne avance. Il enjambe un bras sectionné. Ses chaussures de cuir italien ne tachent pas. Il évite les flaques.

— Léa. État de Volkov.

— Le signal GPS de son téléphone est fixe. Deuxième étage. Suite Est. Thorne, Varga est là. Je viens de capter sa signature MAC sur le réseau local. Il t'attend.

— C'est un paramètre attendu.

Thorne atteint la porte principale. Elle est blindée. Il ne perd pas de temps avec la serrure. Il pose une charge de rupture linéaire sur les charnières. Un ruban d'explosif plastique. Il s'écarte.

\*Détonation contrôlée.\*

La porte tombe vers l'intérieur dans un nuage de poussière de plâtre. Thorne entre. Son Glock est au poing. La lumière du hall est tamisée. Des appliques en cristal. Un sol en damier.

Un garde surgit du haut de l'escalier monumental. Il tire en rafale. Les balles labourent le parquet. Thorne bascule derrière un pilier. Il analyse l'angle. L'homme est à découvert derrière la balustrade.

Thorne tire une fois. La balle traverse le bois doré. Elle loge dans la carotide du tireur. L'homme bascule par-dessus la rampe. Son corps percute le sol avec un bruit de sac de ciment.

Thorne monte les marches. Une par une. Son rythme cardiaque est à 65 pulsations par minute. Il n'est pas un soldat. Il est un auditeur. Il élimine les passifs.

Arrivé au premier palier, il s'arrête. Il sent une présence. Une odeur de tabac froid et d'antiseptique. Varga.

— Tu es en retard pour l'inventaire, Elias, tonne une voix rauque venant de la galerie haute.

Thorne ne répond pas. Le silence est une arme tactique. Il sort la deuxième grenade. Il ne la lance pas. Il la pose au sol, dégoupillée, mais maintenue par le levier de sécurité sous un lourd buste de bronze de Napoléon. Un piège de pression rudimentaire.

Il continue sa progression vers la suite Est.

Le couloir est long. Moquette épaisse. Silence de tombeau. À mi-chemin, une porte s'ouvre. Un homme sort, les mains levées. C'est Volkov. Il est en sous-vêtements. Il tremble. Son visage est tuméfié.

— Thorne ! Dieu merci ! Varga... il va me tuer. Il veut les codes des comptes offshore. Je n'ai rien dit, je te jure !

Thorne s'arrête à deux mètres. Il observe Volkov. Il note la sueur sur son front, l'hématome sur sa tempe gauche, et le léger renflement sous son aisselle droite. Un micro-émetteur.

— Tu as déjà trop parlé, Volkov, dit Thorne. Ton solde est débiteur.

— Quoi ? Mais je suis un associé ! Thorne, aide-moi !

Thorne lève son arme.

— Tu n'es plus un associé. Tu es une perte sèche.

\*Pop.\*

La balle percute le front de Volkov. Précision chirurgicale. L'homme s'effondre sans un cri. Thorne s'approche du cadavre. Il sort un stylo-bille de sa poche intérieure. Il tire le grand livre de comptes qu'il avait glissé sous son bras en sortant de la voiture.

Il ouvre à la page 142. \*Volkov, Yuri. Dette : 4,2 millions.\*

Il tire un trait horizontal, net, sur le nom. Il range le stylo.

Soudain, le mur à sa droite explose. Varga surgit comme un prédateur. Il ne porte pas

d'arme à feu. Il tient une barre à mine en acier trempé. Le premier coup vise la tête. Thorne esquive par un réflexe purement moteur. La barre s'enfonce dans la cloison de placoplatre.

Varga est massif. 110 kilos de muscle et de rancœur. Sa cicatrice à la carotide pulse.

— Toujours avec ton petit carnet, le comptable ? Je vais te faire bouffer chaque page.

Thorne recule. Le Glock est inutile à cette distance. Varga est trop rapide, trop puissant. Thorne range l'arme dans un mouvement fluide. Il sort un scalpel de sa poche de veste. Lame numéro 11. Acier inoxydable.

Varga charge. Il utilise la barre à mine comme une lance. Thorne pivote. Il sent le souffle de l'acier frôler ses côtes. Il contre-attaque. Le scalpel dessine une ligne rouge sur l'avant-bras de Varga.

Le colosse grogne. Il n'a pas mal. L'adrénaline et probablement la cocaïne saturent son système.

— Tu es une erreur de calcul, Varga, dit Thorne d'une voix monocorde. Un actif déprécié.

— Je suis celui qui va racheter ta vie pour un centime symbolique.

Varga balance un coup de pied circulaire. Thorne bloque avec ses avant-bras. Le choc est brutal. Il est projeté contre le chambranle de la porte. Ses lunettes glissent. Il les remet en place d'un geste sec.

— Léa. Maintenant.

Dans le hall, au rez-de-chaussée, le piège sous le buste de Napoléon se déclenche. Une vibration au plafond, une porte qui claque, le buste qui bascule.

\*BOOM.\*

L'onde de choc secoue la villa. Les lustres s'effondrent. La fumée envahit le couloir. Varga est déstabilisé par la secousse. C'est l'ouverture dont Thorne a besoin.

Il ne frappe pas avec ses poings. Il utilise ses connaissances en anatomie. Il plonge sous la garde de Varga. Le scalpel pénètre le creux poplité, derrière le genou droit. Il tranche le tendon d'Achille.

Varga s'effondre sur un genou. Un hurlement de bête s'échappe de sa gorge.

Thorne ne s'arrête pas. Il passe derrière lui. Il plaque sa main gauche sur le front de Varga et tire la tête en arrière. La lame du scalpel se positionne sur la carotide, juste au-dessus de la vieille cicatrice.

— L'audit est terminé, Varga.

Thorne appuie. Un jet de sang chaud macule sa chemise blanche. Il maintient la pression jusqu'à ce que les spasmes s'arrêtent. Il lâche le corps.

Il respire calmement. Il ramasse ses lunettes. Il vérifie l'état de son costume. La manche gauche est déchirée. Il faudra la remplacer. Un coût opérationnel prévisible.

Il retourne vers le corps de Volkov. Il sort un appareil photo numérique compact. Il prend un cliché du visage sans vie. La preuve de la liquidation.

— Léa, j'ai terminé au deuxième étage. Prépare l'extraction.

— Thorne... La police. Ils sont à l'entrée du domaine. Les gyrophares.

— Temps restant ?

— Trois minutes. Peut-être moins.

— C'est suffisant.

Thorne ramasse son grand livre. Il redescend l'escalier à travers la fumée. Les alarmes incendie se sont déclenchées. Les arroseurs automatiques commencent à doucher le hall. L'eau se mélange au sang sur le damier.

Il sort par la porte arrière, celle des cuisines. Il traverse le jardin potager. Sa silhouette se fond dans l'obscurité des haies de thuyas.

Il atteint la clôture périmétrique sud. Il sort une pince coupante. Il sectionne le grillage. Une berline noire, banalisée, l'attend sur le chemin de terre de l'autre côté. Léa est au volant.

Il monte à l'arrière. Il ne dit rien.

— Tu saignes, remarque-t-elle en passant les vitesses.

— C'est superficiel. Un simple ajustement de trésorerie.

Il ouvre son livre à la dernière page. Il regarde la ligne vide. Le nom n'est pas encore écrit, mais il connaît les lettres qui le composent.

L'Audi Q7 brûle devant la Villa Sodano. Les flammes lèchent le ciel de Provence. Le bilan provisoire est lourd. Six morts. Une infrastructure détruite.

Thorne ferme les yeux. Il calcule mentalement les intérêts de retard. La nuit n'est pas finie. Il reste encore trois noms sur la liste avant l'aube.

— Destination ? demande Léa.

— Le port de plaisance. Quai numéro 4. Nous avons un passif à recouvrer auprès du syndicat des dockers.

La voiture s'éloigne dans la nuit, laissant derrière elle les décombres d'un empire financier qui n'avait pas compris une règle simple : on ne négocie jamais avec un bilan comptable quand il est écrit avec du plomb.

Thorne ajuste ses lunettes. La douleur dans son genou est un rappel. Un rappel qu'il est encore, pour quelques heures, un actif circulant.

Il prend son stylo. Il commence à préparer la page suivante. L'écriture est penchée, régulière, parfaite.

\*Exercice clos en cours de traitement.\*

# Chapitre 10

## Ajustement de Portefeuille

La Villa Sodano ressemble à un cadavre de marbre sous la lune. L'odeur de brûlé de l'Audi Q7 persiste dans l'air. C'est une signature olfactive. Carbone, plastique fondu, cuir de luxe vaporisé. Elias Thorne progresse sur le gravier. Ses pas sont inaudibles. Il tient son Glock 17 à deux mains. Index le long de la glissière. La sûreté est une abstraction pour lui. Son doigt est la seule sécurité fiable.

Il franchit le seuil défoncé. Les portes en chêne massif gisent au sol. Des impacts de 5.56 ponctuent les murs. Le plâtre ressemble à de la neige sale. Thorne ne regarde pas les détails décoratifs. Il analyse les angles de tir. Il vérifie les zones d'ombre. Il connaît la topographie du lieu. Il a mémorisé les plans cadastraux avant de venir.

Le hall est un gouffre thermique. La climatisation est morte. La température stagne à vingt-deux degrés. L'air est lourd. Une trace de sang frais macule le sol de carrare. Une traînée rectiligne. Un corps a été déplacé récemment. Thorne suit la ligne. Elle mène vers l'aile est. Vers la piscine intérieure.

Il atteint le péristyle. La piscine est immense. Elle est vide. Les carreaux de céramique blanche luisent sous les néons de secours. Au fond du bassin, un homme attend. Marcus Varga. L'Audit.

Varga est assis sur une chaise de jardin en plastique, au centre de la zone profonde. Il est massif. Une masse de muscles et de tissus cicatriciels. Il porte un blouson de cuir noir. Un fusil à pompe Benelli M4 repose sur ses genoux. Le canon pointe vers l'escalier du bassin.

Thorne s'arrête au bord du vide. Il surplombe Varga. La distance est de huit mètres. Un tir tendu. Thorne ajuste ses lunettes. Le métal froid de la monture contre sa tempe est un ancrage.

— Tu es en retard, Thorne. La ponctualité est une vertu comptable, non ?

La voix de Varga est une râpe à métaux. Elle résonne contre les parois vides du bassin. Thorne ne répond pas. Il observe la posture de Varga. Le colosse est détendu. Trop détendu. Ses mains ne touchent pas l'arme. Elles sont posées sur ses cuisses.

— Le passif est lourd, Varga. Je viens pour l'apurement des comptes.

Thorne descend la première marche. Puis la deuxième. Ses semelles en caoutchouc n'émettent aucun frottement. Il entre dans la fosse. C'est un espace clos. Un piège géométrique.

Varga sourit. Ses dents sont trop blanches. Artificielles.

— Tu penses encore que c'est une question d'argent, Elias. Tu es un excellent technicien, mais ta vision macroéconomique est nulle. Regarde autour de toi.

Varga désigne les murs de la piscine avec son menton. Des dizaines de cartons d'archives sont empilés contre les parois. Des dossiers suspendus. Des disques durs externes. Des registres reliés en cuir. C'est le grand livre de Sodano. Toute la corruption de la région PACA est stockée ici.

— Sodano ne déposait pas le bilan, Thorne. Il effaçait les preuves.

Thorne s'arrête à trois mètres. Son arme est braquée sur le sternum de Varga. Son rythme cardiaque est à soixante-quatre battements par minute. Constant.

— Les créanciers russes veulent leur dû, dit Thorne.

Varga lâche un rire sec. Un bruit de gorge.

— Les Russes sont une fiction. Un épouvantail pour te faire courir. Qui t’a donné la liste ? Qui a validé les ordres de virement en plomb ?

Thorne ne cille pas. Il traite l’information. Il cherche la faille logique.

— La direction financière de Sodano, répond-il.

Varga se lève. Il le fait lentement. Il n’empoigne pas son fusil. Il glisse une main dans sa poche intérieure. Thorne contracte son index sur la détente. Il exerce une pression de un kilo. Il reste cinq cents grammes avant le départ du coup.

Varga sort un portefeuille en cuir. Il le jette aux pieds de Thorne. Le portefeuille s’ouvre. Une plaque métallique brille. Police Nationale. Brigade Financière.

Le silence qui suit est chirurgical. On entendrait un grain de poussière heurter le carrelage.

— Je ne suis pas l’antagoniste, Elias. Je suis l’auditeur final. Celui qui valide la clôture définitive.

Thorne baisse son arme de quelques millimètres. Un mouvement presque imperceptible.

— Un flic, dit-il.

— Un nettoyeur assermenté, corrige Varga. Sodano payait tout le monde. Les préfets, les maires, les juges. La boîte coulait parce que le poids des pots-de-vin dépassait le

chiffre d'affaires. L'État a décidé de liquider l'entreprise. Totalemement.

Varga fait un pas vers Thorne. Thorne ne recule pas.

— Tu as été engagé pour faire le ménage, Thorne. Tu es le processeur de données. Tu as éliminé les intermédiaires gênants. Tu as soldé les comptes des sous-traitants véreux. Et maintenant, tu es ici. À la dernière ligne du bilan.

Thorne analyse la situation. Son esprit fonctionne comme un processeur multicœurs. Si Varga dit vrai, Thorne n'est pas un exécuteur. Il est un outil de l'administration. Un employé jetable.

— Pourquoi me dire ça maintenant ? demande Thorne.

— Parce que le dossier est presque clos. Il ne reste que deux variables à éliminer pour que le solde soit à zéro. Toi. Et moi.

Varga ramasse son Benelli. Le mouvement est fluide. Professionnel. Thorne remonte son Glock. Les deux hommes sont face à face dans cette cuve blanche. C'est un duel d'actifs toxiques.

— Ils ne te laisseront pas sortir avec ce que tu sais, continue Varga. La brigade financière ne veut pas d'un procès. Elle veut une table rase. On nous a envoyés ici pour nous entre-tuer. L'ajustement de portefeuille parfait. Pas de survivants. Pas de témoins. Juste un rapport d'incident dans une villa incendiée.

Thorne sent une goutte de sueur perler le long de sa colonne vertébrale. C'est une réaction physiologique normale face à une menace existentielle. Il ne l'ignore pas. Il l'intègre dans ses calculs.

— Tu as une proposition, Varga ?

— Une fusion-acquisition. On sort d’ici. On brûle ces archives. On prend le cash qui est dans le coffre du sous-sol. Et on disparaît du grand livre.

Thorne regarde les cartons. Des milliers de pages. Des noms. Des chiffres. Des vies détruites par des intérêts composés. C’est une masse de passif qui demande à être annulée.

— Il y a une erreur dans ton calcul, dit Thorne.

Varga fronce les sourcils.

— Laquelle ?

— Je n’aime pas les imprévus. Et tu es un imprévu de taille.

Thorne tire.

Le premier coup de feu est assourdissant dans l’acoustique de la piscine. La balle de 9mm frappe l’épaule de Varga. Le choc le projette en arrière. Varga hurle et presse la détente du Benelli. La décharge de chevrotine explose le carrelage à côté de Thorne. Des éclats de céramique lacèrent la joue du comptable.

Thorne ne bouge pas d’un iota. Il tire une deuxième fois. Puis une troisième. Double tap. Centre de masse.

Varga s’effondre contre les piles de cartons. Le sang commence à imbiber les dossiers de l’année 2019. L’encre se dissout dans l’hémoglobine.

Thorne s’approche. Il marche avec une précision de métronome. Varga est au sol. Il râle. Ses poumons sont perforés. Une mousse rose s’échappe de sa bouche. Il essaie

de lever son arme, mais ses forces l'abandonnent.

Thorne se penche sur lui. Il retire ses lunettes. Il les essuie avec un mouchoir immaculé.

— Tu avais raison sur un point, Varga. C'est une purge. Mais tu as oublié une règle de base de la comptabilité.

Thorne remet ses lunettes. Il regarde Varga dans les yeux.

— On ne fusionne jamais avec une créance douteuse.

Thorne pointe le canon du Glock entre les deux yeux de Varga.

— Fin de l'exercice.

Le dernier coup de feu clôt la conversation. Le corps de Varga a un dernier spasme. Puis le silence revient. Un silence lourd, pesant, définitif.

Thorne se redresse. Il range son arme. Il regarde sa montre. 03h12. L'aube est proche.

Il sort un briquet Zippo de sa poche. Il l'allume. La flamme danse dans l'obscurité de la piscine. Il jette le briquet sur les archives imbibées de sang et d'essence — car il a senti l'odeur du jerrycan renversé près de Varga.

Le feu prend instantanément. Les flammes lèchent les parois de céramique. La chaleur monte. Les secrets de la Villa Sodano commencent à se transformer en fumée noire.

Thorne remonte l'escalier du bassin. Il ne se retourne pas. Il traverse le hall, sort de la

villa et marche vers la berline qui l'attend au loin.

Il monte à l'arrière. Léa est là. Elle le regarde à travers le rétroviseur.

— C'est fait ? demande-t-elle.

— L'audit est terminé, répond Thorne. Les comptes sont équilibrés.

Il ouvre son grand livre. Il sort son stylo. Il barre le nom de Marcus Varga d'un trait horizontal parfait. Puis, il regarde la dernière ligne.

\*Elias Thorne.\*

Il ne barre pas son nom. Pas encore. Il reste une dernière opération à effectuer. Une opération de consolidation.

— On va où ? demande Léa en démarrant le moteur.

Thorne regarde la villa qui commence à s'embraser derrière eux. Les flammes illuminent la nuit comme un immense brasier funéraire.

— Au siège social, dit-il. Il est temps de liquider le conseil d'administration.

La voiture s'élance sur la route côtière. Thorne ferme les yeux. Il calcule mentalement le temps nécessaire pour que le feu atteigne les fondations. Il prévoit une destruction totale de l'actif immobilier d'ici quarante minutes.

Le bilan est presque clos. L'exercice arrive à son terme. Et Thorne est le seul expert-comptable capable de gérer la faillite d'un monde qui n'a jamais su compter ses morts.

Dans l'obscurité de l'habitacle, le reflet des flammes danse sur ses lunettes en acier. Il n'a aucune émotion. Juste la satisfaction froide d'un travail bien fait.

Le passif est réduit. L'actif est sécurisé. La liquidation continue.

# Chapitre 11

## La Onzième Ligne

Le cuir du registre est froid. Il glisse sous les doigts de Thorne. La voiture roule vers le centre-ville. Les lampadaires défilent. Un flash orange toutes les trois secondes. À l'arrière, l'habitacle sent le vieux papier et le sang séché.

Thorne ajuste ses lunettes. La monture en acier pince ses tempes. Il tourne la page 142. La dernière.

La page est blanche, à l'exception d'une ligne unique.

\*Ligne 11 : Elias Thorne. Statut : Passif toxique. Valeur : Nulle. Procédure : Liquidation immédiate.\*

L'encre est rouge. Une nuance carmin, presque organique. Le trait est épais. C'est la calligraphie de Sodano. Le vieux a signé son propre arrêt de mort, mais il a pris soin d'inclure Thorne dans le naufrage.

Une sortie de bilan. Une radiation pure et simple.

— Thorne ?

Léa le regarde dans le rétroviseur. Ses pupilles sont dilatées. Le bleu de ses yeux a presque disparu. Elle a pris une dose de Speed il y a dix minutes. Ses mains serrent le volant avec une force excessive. Le cuir crisse.

— Ils arrivent, dit-elle.

Thorne tourne la tête. Derrière la berline, trois Range Rover noirs maintiennent une distance constante. Quatre-vingts mètres. Pas de phares. Juste des silhouettes massives dans la brume urbaine. Des prédateurs russes. Igor Volkov ne délègue pas ce genre de recouvrement.

— Vitesse ? demande Thorne.

— Quatre-vingt-dix. On entre dans la zone industrielle.

— Accélère à cent-vingt. Prends la rampe du parking sous-terrain du Siège.

Thorne referme le grand livre. Il le place avec précision dans sa mallette en aluminium. Il vérifie son Glock 17. Culasse tirée en arrière. Une cartouche chargée. 9x19mm Parabellum. Il relâche la glissière. Le bruit métallique est sec. Un cliquetis de machine à écrire.

Il sort deux chargeurs supplémentaires de sa poche intérieure. Trente-quatre balles. Plus les dix-sept déjà engagées. Cinquante et une unités pour solder le compte.

Ses calculs s'affichent sur sa rétine mentale.

Trois véhicules. Quatre hommes par voiture. Douze cibles.

Probabilité de survie sans intervention extérieure : 4 %.

Le chiffre est bas. Mais les chiffres ne mentent jamais. Ils constatent.

La berline brusque son allure. Les pneus hurlent sur le bitume mouillé. Léa braque à gauche. Le parking du siège social de "Sodano & Fils" s'ouvre comme une gueule de béton. La barrière saute sous l'impact. Thorne ne cille pas.

La voiture s'immobilise au niveau -3. L'odeur de l'humidité et des hydrocarbures est suffocante. Thorne descend. Ses chaussures de ville claquent sur le ciment.

— Reste dans la voiture, Léa. Coupe le moteur. Éteins les feux.

— Ils vont nous coincer ici, Thorne. C'est un cul-de-sac.

— C'est une chambre forte, corrige Thorne.

Il marche vers l'ascenseur de service. Son pas est régulier. Son rythme cardiaque est à soixante-quatre battements par minute. Un métronome.

Les trois Range Rover entrent dans le parking dans un fracas de verre et d'acier. Les portières s'ouvrent simultanément. Les pas des mercenaires résonnent. Des bottes tactiques. Le bruit lourd du Kevlar. Le cliquetis des AK-105 raccourcis.

Thorne appuie sur le bouton d'appel. Le voyant s'allume en vert.

Il se retourne. Il voit Volkov. Le Russe est immense. Un manteau de laine noire sur un gilet pare-balles. Son visage est une carte de cicatrices mal recousues. Il tient un fusil d'assaut à bout de bras.

— Elias ! crie Volkov. La voix rebondit sur les piliers de béton. On n'audite pas un empire vide ! Rends le livre !

Thorne ne répond pas. Le silence est un actif précieux. Il observe le positionnement des hommes. Ils se déploient en éventail. Un mouvement de pince standard. Tactique de manuel. Prévisible.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Thorne entre. Il appuie sur le bouton du 12ème étage. Le dernier. La direction.

Avant que les portes ne se referment, il lève son Glock. Il tire deux fois.

\*Bam. Bam.\*

Les balles percutent le réservoir de la première Range Rover. L'essence coule sur le sol. Thorne lâche une troisième balle sur la rampe d'éclairage au néon juste au-dessus de la flaque.

L'étincelle fait le reste.

Une nappe de feu se propage instantanément. Le hurlement de Volkov est couvert par le sifflement de l'ascenseur qui monte.

Thorne regarde les chiffres défilier sur le cadran au-dessus de la porte. 1... 2... 3...  
Il sort son téléphone. Il compose un code. Un accès à distance aux serveurs de la villa Sodano, celle qu'il vient de quitter.

— Transfert des données, murmure-t-il.

La villa brûle déjà, mais les serveurs sont dans un bunker ignifugé. Thorne transfère l'intégralité des preuves de corruption, les listes de virements aux politiques, les contrats d'assassinats. Il ne les envoie pas à la police. Il les injecte sur le darknet. Une liquidation publique.

Le prix de l'action Sodano vient de tomber à zéro.

10... 11... 12.

Les portes s'ouvrent sur le hall de la direction. Moquette épaisse. Silence feutré. L'odeur du cigare et de l'argent rance.

Thorne sort. Il marche vers le grand bureau d'acajou au fond du couloir. Il n'allume

pas les lumières. La ville, derrière les baies vitrées, fournit une lueur blafarde.

Il s'assoit dans le fauteuil du président. Il pose la mallette sur le bureau. Il l'ouvre.

Il prend le grand livre. Il sort un stylo plume. Une pièce de collection. Plume en or 18 carats.

Il attend.

Il sait que Volkov et ses hommes ne sont pas morts. Ils utilisent les escaliers de secours. Il entend le bruit sourd des portes coupe-feu que l'on enfonce quatre étages plus bas.

Thorne ouvre le registre à la ligne 11.

Il regarde son nom. \*Elias Thorne.\*

Il se rappelle chaque centime. Chaque corps enterré pour équilibrer les comptes. Il a été l'outil. La calculatrice humaine d'un système qui se dévore lui-même.

Sodano est mort. Ses fils sont en fuite ou en morgue. La société est en faillite technique.

Thorne pose la plume sur le papier.

Un bruit de pas. Rapide. Tactique. Ils sont au 12ème.

Il entend le premier coup d'épaule dans la porte double du hall.

Il prend le Glock et le pose à côté du registre. Il vérifie l'heure sur sa montre. 03:42.

Léa apparaît dans l'embrasure de la porte du bureau. Elle est essoufflée. Ses cheveux sont en désordre. Elle tient une tablette numérique contre son torse.

— Ils sont là, Thorne. Ils sont devant la porte. Qu'est-ce qu'on fait ?

Thorne lève les yeux. Il observe Léa. Elle est la seule variable qu'il n'a pas réussi à intégrer complètement dans son équation. Elle est instable. Imprévisible. Elle est la fille de Sodano, le sang du monstre, et pourtant, elle est là.

— Ferme la porte, dit Thorne. Verrouille-la.

— Ça ne les arrêtera pas plus de dix secondes.

— Dix secondes, c'est une éternité en comptabilité, répond-il.

Léa obéit. Elle pousse le verrou. Elle se colle contre le mur, glissant jusqu'au sol. Elle tremble. Ses doigts tapotent nerveusement contre la tablette.

— Ils vont nous tuer, Thorne. Pourquoi tu ne pars pas par le toit ? L'hélicoptère est là-haut.

— L'hélicoptère n'est plus un actif disponible, dit Thorne froidement. J'ai vendu les codes de vol aux douanes il y a une heure. C'est ma commission de sortie.

Léa le regarde avec horreur.

— Tu nous as vendus ?

— J'ai soldé les comptes, Léa. Tous les comptes.

Un choc violent ébranle la porte d'acajou. Un deuxième. Le bois commence à se

fendre.

Thorne reprend son stylo. Il ne tremble pas. Sa main est de marbre.

Il trace une ligne horizontale. Un trait parfait. Noir. Il barre son propre nom.

— Elias Thorne n'existe plus, dit-il. La ligne est fermée.

Il tourne le registre vers Léa. En dessous de son nom barré, il a écrit un nouveau nom.

\*Léa Solal.\*

Montant : 80 000 000 €.

— C'est quoi ça ? demande-t-elle, la voix brisée.

— Ton héritage, répond Thorne. Les comptes aux Bahamas. Les clés de chiffrement sont sur ta tablette. Les Russes ne le savent pas. Ils pensent que je l'ai.

La porte explose. Les gonds sautent.

Volkov entre en premier. Il est couvert de suie. Ses yeux brûlent de haine. Il pointe son fusil d'assaut sur la poitrine de Thorne. Derrière lui, trois hommes saturent l'espace. Leurs lasers rouges dansent sur le costume anthracite de l'expert-comptable. Un point rouge se fixe sur le front de Thorne. Juste entre les deux verres de ses lunettes.

Thorne ne bouge pas. Il garde les mains sur le bureau.

— Le livre, Thorne, grogne Volkov. Et les codes. Maintenant.

Thorne esquisse un sourire. C'est la première fois de sa carrière qu'il commet ce geste. C'est un mouvement de lèvres sec, dépourvu de joie. Une simple contraction musculaire.

— L'audit est terminé, Volkov. Vous arrivez après la clôture.

— Donne-moi ce livre !

Volkov s'avance. Il saisit le registre. Il le feuillette avec rage. Il arrive à la dernière page. Il voit le nom de Thorne barré. Il voit le nom de Léa.

Il tourne la tête vers la jeune femme prostrée au sol.

À ce moment précis, Thorne active le déclencheur sous le bureau.

Ce n'est pas une bombe. C'est un script.

Sur tous les écrans du bureau, sur tous les écrans du siège social, et sur les serveurs du darknet, les visages des douze hommes présents dans la pièce s'affichent. Avec leurs noms. Leurs adresses. Leurs numéros de comptes. Leurs crimes.

Une notification retentit sur le téléphone de Volkov. Puis sur celui de ses hommes.

— Qu'est-ce que tu as fait ? hurle le Russe.

— Je vous ai transformés en passifs, répond Thorne. La prime sur vos têtes est supérieure à la dette de Sodano. Les autres syndicats ont déjà reçu les ordres de virement. Vous n'êtes plus des chasseurs. Vous êtes des créances à recouvrer.

Le silence qui suit est lourd. Volkov comprend la logique. Elle est implacable. Mathématique.

Thorne se lève lentement. Le point rouge du laser est toujours sur son front.

— Tu penses que ça me fait peur ? demande Volkov. Je vais te descendre ici, et je prendrai la fille.

— Si vous me descendez, le script efface les fonds, dit Thorne. Personne ne sera payé. Ni vous, ni vos familles à Moscou. La liquidation sera totale.

Thorne contourne le bureau. Il marche vers Volkov. Il ignore le canon de l'AK-105 pressé contre son sternum. Il tend la main.

Il reprend le grand livre des mains du Russe.

— Partez, dit Thorne. Essayez de survivre assez longtemps pour dépenser ce qu'il vous reste.

Volkov hésite. Ses hommes se regardent. La loyauté est une valeur fluctuante quand le profit disparaît.

— Tu es un fou, Thorne, crache Volkov. Un comptable psychopathe.

— Non, répond Thorne. Je suis précis.

Volkov recule. Il fait un signe à ses hommes. Ils quittent la pièce en marche arrière, les armes toujours braquées. Ils disparaissent dans le couloir sombre. On entend leurs pas précipités vers l'escalier.

Léa se relève péniblement. Elle regarde Thorne comme s'il était un fantôme.

— C'est fini ?

— Pour eux, oui. La chasse commence.

— Et pour nous ?

Thorne regarde la ville. Les premières lueurs de l'aube pointent à l'est. Un gris sale qui déchire la nuit.

Il prend le grand livre et le jette dans le destructeur de documents à côté du bureau. Les lames en acier s'activent. Un grognement mécanique. Le cuir est lacéré. Le papier est réduit en confettis. Les secrets de Sodano, les noms, les dettes, la ligne 11. Tout disparaît.

Thorne retire ses lunettes. Il les essuie avec un mouchoir en soie.

— Je n'ai plus d'employeur, dit-il. Je n'ai plus de registre. Je n'ai plus de nom.

Il se tourne vers Léa.

— Vous avez quatre-vingts millions d'euros sur un compte protégé. Je vous suggère de quitter le pays. Prenez un train pour le sud. Puis un bateau. Ne revenez jamais.

— Et toi ?

Thorne remet ses lunettes. Son regard est de nouveau froid. Clinique.

— Je vais m'occuper de la consolidation, dit-il. Il reste des comptes en suspens dans le secteur bancaire. Des erreurs de calcul qui demandent une correction chirurgicale.

Il ramasse son Glock. Il vérifie le chargeur.

— La liquidation continue, Léa. Mais cette fois, je travaille pour mon propre compte.

Il sort du bureau sans un regard en arrière. Ses pas résonnent dans le hall désert.

Le bilan est clos. L'exercice est terminé.

Elias Thorne sort du bâtiment alors que le soleil se lève sur une ville qui ne sait pas encore qu'elle a été rachetée par un mort.

L'actif est nul. Le passif est effacé.

Le monde est à nouveau à l'équilibre.

# Chapitre 12

## Liquidation Totale

Quatre heures du matin. La Villa Sodano surplombe la baie. Un bloc de marbre blanc et de verre fumé. Le silence est un linceul. Elias Thorne arrête le moteur à trois cents mètres du portail principal. Il descend de la berline. Il ne claque pas la porte. Le mécanisme s'enclenche avec un clic métallique sourd.

Thorne vérifie son équipement. Glock 17. Deux chargeurs de réserve de dix-sept munitions chacun. Un couteau tactique à lame fixe, acier carbone. Un briquet Zippo, plein.

L'air est chargé d'humidité. 92 %. La visibilité diminue. Thorne progresse par le flanc ouest. Il évite les capteurs de mouvement infrarouges dissimulés dans les massifs de lauriers-roses. Il connaît le plan. Il a audité la sécurité de cette demeure trois ans plus tôt.

Trois hommes montent la garde sur la terrasse supérieure. Des Russes. Anciens du GRU. Des professionnels du passif. Ils portent des fusils d'assaut AKS-74U. Canon court. Cadence de tir élevée. Portée efficace réduite, mais suffisante pour un couloir.

Thorne atteint le mur d'enceinte. Il se hisse. Ses mouvements sont fluides. Aucun muscle ne tremble. L'adrénaline est un paramètre géré. Un calcul de probabilité.

Il contourne la piscine. Elle est vide d'eau. Elle déborde de papier. Des milliers de dossiers. Le grand livre de Sodano éparpillé. Des preuves de corruption, de blanchiment, de meurtres. Un gouffre financier de soixante-dix mètres cubes.

Le premier garde s'arrête au bord de la margelle. Il allume une cigarette. L'extrémité rouge brille dans l'obscurité. C'est un point de visée.

Thorne ajuste son tir. Silencieux vissé. Le Glock crache une fois. La munition de 9mm pénètre le lobe temporal droit. Le Russe bascule dans la piscine de papier. Pas un bruit. Un corps de quatre-vingt-cinq kilos amorti par les dettes de la famille Sodano.

Les deux autres gardes réagissent. Ils ne crient pas. Ils se déploient.

Thorne sort le Zippo. Il l'ouvre d'un coup de pouce. Il fait jouer la molette. La flamme danse. Il jette le briquet dans la piscine.

Le papier glacé s'enflamme instantanément. L'encre de Chine et les solvants chimiques des dossiers dégagent une fumée noire, épaisse, âcre. En moins de trente secondes, la terrasse est saturée. Un écran thermique et visuel opaque.

Thorne enfle ses lunettes de vision thermique. Le monde devient vert et orange.

Les deux gardes sont des silhouettes floues à travers les volutes. Ils tirent au hasard. Des rafales de 5.45mm déchirent le brouillard. Le marbre vole en éclats.

Thorne se déplace en crabe. Il contourne le premier spectre. Il loge deux balles dans le thorax. \*Center mass\*. La silhouette s'effondre. Il pivote à quarante-cinq degrés. Le troisième Russe tente de recharger. Thorne ne lui laisse pas le temps de verrouiller la culasse. Une balle dans l'œil gauche.

Le silence revient. Seul le crépitement du brasier dans la piscine persiste. Des millions d'euros en documents compromettants partent en cendres.

Thorne entre dans la villa par la baie vitrée brisée.

Le hall est vaste. Les plafonds culminent à six mètres. L'odeur de la fumée s'infiltré.

— Tu es en retard, Thorne.

La voix est lourde. Elle résonne contre les murs nus. Marcus "L'Audit" Varga est debout en haut de l'escalier d'honneur. Il ne porte pas d'arme apparente. Ses mains sont des masses de chair et de cicatrices. Il sourit. Ses dents sont trop blanches.

— Le bilan est en cours, répond Thorne. Je solde les comptes.

— Tu n'es qu'une virgule dans l'équation, Thorne. Sodano est mort. Ses fils sont en fuite. Les Russes veulent leur argent. Je vais leur livrer ta tête sur un plateau d'argent. Ils me donneront les clés du royaume.

Varga descend les marches. Lentement. Chaque pas est une menace. Il mesure 1m95. Cent dix kilos de muscles striés. Il est le prédateur alpha de la bureaucratie du crime.

Thorne lève son Glock.

Varga bondit. Une vitesse anormale pour un homme de sa carrure. Thorne tire. Varga esquive. La balle ricoche sur une rampe en cuivre.

Le choc est brutal. Varga percute Thorne à la poitrine. La force de l'impact brise deux côtes. Thorne est projeté contre le bureau en acajou du patriarche. Le Glock glisse sur le sol, hors de portée.

Varga saisit Thorne par le col. Il le soulève comme une liasse de billets.

— Tu penses que tes chiffres peuvent me battre ? Je suis la réalité du terrain, Thorne. La violence brute. L'imprévu.

Varga projette Thorne contre le mur. La tête de l'expert-comptable percute un cadre. Le verre se brise. Thorne retombe au sol. Sa vision se trouble. Un filet de sang coule sur son sourcil.

Varga s'approche. Il ramasse un destructeur de documents industriel qui trône près du bureau. Un modèle Dahle 20394. Trente kilos d'acier et de lames rotatives capables de broyer des CD-ROM et des cartes de crédit.

Il branche l'appareil. Le moteur ronronne. Un bruit de faim mécanique.

— On va voir comment tu gères cette réduction d'effectif, grogne Varga.

Il attrape Thorne par le bras droit. Il veut lui broyer les doigts. Thorne réagit. Il utilise le poids de Varga. Il pivote sur ses hanches. Il enfonce ses pouces dans les orbites de l'Audit.

Varga hurle. Il lâche prise.

Thorne se redresse. Il n'a plus d'arme à feu. Il attrape la cravate de Varga. Il l'enroule autour de sa main. Il tire de toutes ses forces vers le destructeur de documents.

La cravate en soie est happée par les lames. Elle entraîne le cou de Varga.

— Non ! éructe le colosse.

Il tente de bloquer l'entrée du destructeur avec ses mains. Thorne appuie de tout son poids sur les épaules de Varga.

Les lames saisissent la main gauche de l'Audit.

Le bruit est atroce. Un craquement de bois sec. Les os de la main éclatent. Les phalanges sont sectionnées, une à une. Le destructeur ne s'arrête pas. Il demande plus. Le sang gicle sur le costume anthracite de Thorne.

Varga rugit de douleur. Il essaie de se dégager, mais le mécanisme est impitoyable. Son poignet est maintenant engagé dans l'engrenage. Le moteur peine, il force, il déchiquette les tendons et les muscles.

Thorne observe la scène. Son regard est vide. Analytique.

— Ton passif est trop lourd, Varga. L'entreprise ne peut plus supporter ta charge.

Varga est à genoux, cloué à la machine qui dévore son bras. Son visage est déformé par l'agonie.

Thorne sort son couteau tactique. La lame luit sous les néons.

Il saisit Varga par les cheveux. Il tire la tête en arrière. La carotide est tendue. Un câble prêt à rompre.

D'un geste chirurgical, Thorne tranche.

Le sang jaillit en une fontaine écarlate. Il sature le marbre blanc du hall. La pression artérielle chute instantanément. Les yeux de Varga se révulsent. Son corps tressaute une dernière fois avant de s'effondrer. Le destructeur de documents finit de broyer l'avant-bras avant de s'arrêter, saturé de chair.

Thorne lâche le couteau. Il respire par le nez. Régulièrement.

Il ramasse son Glock. Il vérifie le chargeur. Il reste huit balles.

Il se dirige vers la sortie. Dans la piscine, le feu commence à s'éteindre. Il ne reste que des cendres grises qui volent dans le vent de l'aube. La dette de Sodano n'existe plus.

Thorne traverse le jardin. Il évite les cadavres des gardes russes.

Il atteint sa voiture. Il s'assoit au volant. Il retire ses lunettes tachées de sang. Il les nettoie avec un pan de sa chemise.

Le soleil franchit l'horizon. La lumière est crue. Elle ne pardonne rien.

Thorne sort un carnet de sa poche intérieure. Il ouvre la dernière page. Il y a une liste de noms. "Varga" est déjà barré par le sang.

Il reste une ligne. Une seule.

\*Elias Thorne.\*

Il sort un stylo plume. Il trace un trait ferme, horizontal, sur son propre nom.

Le solde est de zéro.

Thorne démarre le moteur. La berline s'éloigne dans le petit matin. La Villa Sodano fume encore derrière lui.

L'exercice comptable est clos. La liquidation est totale.

# Chapitre 13

## Solde de Tout Compte

Le moteur de la Mercedes ronronne à bas régime. Le compte-tours stagne à huit cents tours par minute. Thorne observe le pare-brise. Une fissure en toile d'araignée part du coin inférieur gauche. C'est un impact de gravillon. Ou un éclat de blindage. Peu importe. La visibilité reste acceptable.

Le périphérique est désert. La lumière de l'aube est une lame de rasoir grise qui découpe la silhouette des entrepôts. Thorne conduit d'une main. L'autre repose sur le levier de vitesses. Ses phalanges sont blanches. Les articulations craquent sous la tension. La douleur est une donnée numérique. Elle informe sur l'état du système. Elle ne dicte pas la conduite.

Le QG se trouve à trois kilomètres. Zone industrielle nord. Un bâtiment sans fenêtre. Revêtement en tôle laquée. Une enseigne "Logistique & Transit" décolorée par les pluies acides. Thorne engage la rampe d'accès. Le pneu avant gauche heurte le trottoir. Un choc sec. Le corps de Thorne ne bronche pas.

Il coupe le contact. Le silence s'abat sur l'habitacle. Il est lourd. Épais comme du goudron. Thorne retire ses gants en cuir fin. La peau en dessous est moite. Il prend le Grand Livre sur le siège passager. La couverture en cuir est poisseuse. Le sang de Varga a séché. Il a viré au brun rouille. Il a l'odeur du fer vieux.

Il sort de la voiture. L'air extérieur est à neuf degrés Celsius. L'humidité sature l'atmosphère. Thorne remonte le col de son pardessus anthracite. Il marche vers la porte blindée. Son pas est régulier. Quatre-vingts centimètres par foulée. Un métronome humain.

Le code du digicode n'a pas changé. 8-0-0-0-0-0-0-0. Le montant de la dette initiale. Huit zéros pour un empire en faillite. Le loquet magnétique claque. Thorne entre.

L'odeur de l'ozone et du papier chaud l'accueille. Les serveurs ronronnent dans un coin. Leurs diodes clignent en rythme. Vert. Vert. Ambre. Vert. Une activité de fond. Des transferts de données qui ne servent plus à rien. Des lignes de codes orphelines.

Léa Solal est là. Elle est assise sur une caisse de transport en polymère. Elle porte un sweat à capuche noir trop grand pour elle. Ses yeux sont cerclés de noir. Ses doigts tapotent nerveusement sur le clavier d'un ordinateur portable. Des lignes de caractères défilent sur ses rétines.

Elle lève les yeux. Elle ne sourit pas. Le sourire n'est pas une valeur marchande.

— Tu es en retard, dit-elle. Sa voix est un froissement de papier de verre.

— Les imprévus ont été neutralisés, répond Thorne.

Il pose le Grand Livre sur la table en métal galvanisé. Le bruit est sourd. Léa fixe l'objet. Elle voit les taches sombres. Elle voit la déformation du cuir. Elle comprend la nature du processus de clôture.

— Varga ? demande-t-elle.

— Rayé du bilan.

— Et les Russes ?

— Liquidés. Les comptes sont soldés.

Thorne sort son Glock 17 de son holster d'épaule. Il retire le chargeur. Il éjecte la cartouche de la chambre. Le cuivre de la douille tinte sur le sol. Il démonte l'arme avec une précision chirurgicale. Culasse. Canon. Ressort récupérateur. Carcasse. Il

pose les pièces en ligne droite sur la table. Un inventaire technique.

Léa tape une dernière séquence. Elle appuie sur "Entrée". Le ventilateur du serveur monte en régime. Un sifflement aigu.

— J'ai effacé les serveurs miroirs, dit Léa. Les dettes n'existent plus numériquement. Sodano est une coquille vide. Un trou noir comptable.

— Bien.

Thorne prend un bidon de solvant industriel sous l'établi. Il dévisse le bouchon. L'odeur d'hydrocarbure remplit la pièce. Il verse le liquide sur les piles de dossiers qui encombrant les étagères. Les factures de blanchiment. Les contrats de prête-noms. Les listes de corruption. Tout ce qui constitue la mémoire de l'empire Sodano.

Il arrose le Grand Livre. Le cuir absorbe le liquide. Les pages se saturent de pétrole. Les noms deviennent transparents sous l'effet du solvant.

— Et moi ? demande Léa. Elle ne tremble pas. Elle attend le verdict.

Thorne s'arrête. Il la regarde. Elle est la seule variable qui ne répond pas à l'équation de la liquidation. Elle est la fille de Sodano. Elle est la preuve vivante d'un héritage toxique. Mais elle est aussi l'outil qui a permis la clôture.

Thorne fouille dans la poche intérieure de son veston. Il en sort une enveloppe épaisse. Papier kraft. Sans inscription. Il la pose sur la table, à côté des pièces du Glock.

— Un compte offshore à Singapour, dit Thorne. Vingt-deux millions d'euros. Le reliquat des actifs non saisis.

— Pourquoi ?

— Amortissement. Tu es une charge exceptionnelle. Je solde le passif.

Léa prend l'enveloppe. Elle la pèse. Le poids de la liberté. Ou celui d'une nouvelle vie clandestine. Elle range l'enveloppe dans son sac à dos.

— Tu ne me tues pas ?

— Tu es une ligne que je refuse d'effacer, Léa. Le profit net de cette opération doit être le silence. Pars. Maintenant.

Léa se lève. Elle hésite un instant. Elle regarde l'homme en costume anthracite. Il n'est plus un homme. Il est une fonction mathématique arrivée à son terme. Elle se dirige vers la sortie. Elle ne se retourne pas. La porte se referme derrière elle avec un bruit de coffre-fort.

Thorne est seul.

Il prend son briquet Zippo. Chrome brossé. Il actionne la molette. La flamme est bleue, puis orange. Il la lâche sur le Grand Livre.

Le feu prend instantanément. Une boule de feu sourde. La chaleur frappe le visage de Thorne. Il ne recule pas. Il observe la combustion. Les flammes dévorent le papier. Le cuir se recroqueville en noircissant. La fumée est noire. Toxique. Elle monte vers les extracteurs d'air qui tournent à plein régime.

Thorne se rapproche du destructeur de documents. L'appareil est une gueule d'acier capable de broyer du métal léger. Il commence à y jeter les disques durs qu'il a extraits des serveurs. Le bruit est un craquement de mâchoire brisée. Les composants électroniques sont réduits en confettis de silicium et de cuivre.

Il prend les pièces de son Glock 17. Il examine le canon. Les rayures sont encore nettes. Il nettoie chaque pièce avec un chiffon imbibé d'huile. Les gestes sont lents. Rituels. Une fois l'arme propre, il la remonte. Le clic de la culasse qui se verrouille

est le point final du chapitre.

Il range le Glock dans son holster. Il ne s'en servira plus ce matin.

Thorne se tourne vers le mur du fond. Il y a un grand tableau blanc. Des noms y sont écrits au marqueur indélébile. Sodano. Varga. Kirov. Solal. Des flèches relient les noms aux montants. Une carte géographique du crime organisé.

Thorne prend une éponge imbibée d'acétone. Il efface.

Il efface Sodano. Le nom disparaît dans une traînée grise.

Il efface Varga.

Il efface les montants. Les millions s'évaporent sous l'effet de la chimie.

Il arrive à la dernière ligne. Celle qu'il a tracée dans son carnet dans la voiture.

\*Elias Thorne.\*

Il regarde le nom. Il ne ressent rien. Ni satisfaction, ni soulagement. Juste la certitude du travail accompli. L'audit est terminé. La société est dissoute.

Il efface son propre nom. Le tableau est de nouveau blanc. Une surface vierge. Un zéro absolu.

Le feu dans le bac de rétention commence à baisser. Il ne reste qu'un tas de cendres incandescentes. Le Grand Livre est détruit. Les archives sont des particules de carbone en suspension.

Thorne vérifie sa montre. 06h12. L'aube est totale. La lumière inonde désormais la zone industrielle. Elle révèle la laideur du béton et la rouille des clôtures.

Thorne ramasse son pardessus. Il vérifie l'ajustement de sa cravate dans le reflet d'une vitre de serveur éteint. Le nœud est parfait. Pas un pli. Pas une tache sur le tissu anthracite. Le sang de la nuit a été évacué.

Il sort du bâtiment. Il ferme la porte à clé. Il jette le trousseau dans l'égout au bord de la route. Un tintement métallique. Puis plus rien.

Il remonte dans la Mercedes. Il démarre. Le moteur tourne rond. Les fluides circulent. La pression d'huile est nominale.

Il quitte la zone. Il roule vers le sud. Vers nulle part.

Derrière lui, une colonne de fumée noire s'élève dans le ciel de plus en plus bleu. Les pompiers arriveront dans dix minutes. Ils ne trouveront rien. Des cendres. Des métaux fondus. Des serveurs vides. Ils trouveront un bilan à zéro.

Thorne regarde le rétroviseur. La route est droite. L'horizon est clair.

Il retire ses lunettes à monture d'acier. Il les range dans leur étui. Il ferme les yeux une seconde. Le silence est complet. C'est le seul bénéfice net qu'il ait jamais réalisé.

L'exercice comptable est clos.

La liquidation est totale.

Le monde peut recommencer à mentir.

Thorne appuie sur l'accélérateur. La voiture s'enfonce dans la lumière. Il n'est plus un homme. Il n'est plus un nom. Il est une ombre qui a fini de compter.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Liquidation Totale II"*

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)